COMMENT ABORDER LA **DIVERSITÉ SEXUELLE** ET DE **GENRE** DANS LES MÉDIAS ?

Michel Dorais, Ph.D - Jasmin Roy - Guillaume Tardif

UNESCO
Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture
Commission canadienne pour l'UNESCO

FONDATION
Jasmin Roy Sophie Desmarais

COMMENT ABORDER LA **DIVERSITÉ SEXUELLE** ET DE **GENRE** DANS LES MÉDIAS ?

GUIDE À L'INTENTION DES JOURNALISTES[1]

Document conçu et écrit par Michel Dorais, Ph.D, sociologue de la sexualité, professeur titulaire et chercheur (Université Laval), Jasmin Roy, président, Fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais, essayiste, documentariste, ancien journaliste, et Guillaume Tardif, étudiant à la maîtrise en travail social. Rédigé pour la Commission canadienne pour l'UNESCO et la Fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais. Consultantes : Pauline Dugré et Catherine Lafrance.

La Commission canadienne pour l'UNESCO (CCUNESCO) est le lien entre les Canadiennes et Canadiens et le travail essentiel de l'UNESCO – l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture. Par l'entremise de ses réseaux et partenaires, elle assure la promotion des valeurs et des priorités de l'UNESCO au Canada et fait entendre la voix des experts de la société civile à l'international. L'équité des genres est une des priorités transversales de la CCUNESCO, ce qui comprend l'appui à des initiatives favorisant l'inclusion des personnes LGBTQI et l'intersectionnalité. L'appui au développement de ce guide s'inscrit donc dans ses efforts pour lutter contre la discrimination des communautés LGBTQI, en outillant la communauté journalistique afin de lui permettre de rapporter d'une manière qui respecte la dignité et les droits des personnes LGBTQI.

1 - Toutes les personnes travaillant dans un média d'information, que ce soit à temps plein ou à la pige : reporters, recherchistes, photographes, caméramans, personnes oeuvrant à l'affectation, au pupitre ou menant des interviews, etc.

SOMMAIRE

1. Introduction 3

2. Une question de droits humains. 5

3. Questions de vocabulaire
(Petit lexique de la diversité sexuelle et de genre) 7

4. La diversité sexuelle et de genre dans diverses cultures 13

5. Conséquences des préjudices, des discriminations
et des violences homophobes ou transphobes 19

6. La diversité dans la diversité 21

7. Immigration et personnes réfugiées LGBTQI 23

8. La situation des jeunes LGBTQI 27

9. La situation des adultes LGBTQI 28

10. La situation des personnes aînées LGBTQI. 32

11. Les enjeux spécifiques aux personnes trans. 34

12. Les violences sexuelles vécues par les personnes LGBTQI 37

13. Les questions des santé chez les personnes LGBTQI 39

14. La diversité sexuelle dans les sports, les arts et les médias 41

15. Le tourisme LGBTQI et la couverture des manifestations LBGTQI 44

16. Conclusion 46

Bibliographie complémentaire. 48

1

INTRODUCTION

Le but de ce guide est de bonifier le traitement journalistique des questions liées à la diversité sexuelle et de genre. Pour ce faire, il propose des outils et des informations sur les conditions de vie des personnes LGBTQI[2], les discriminations auxquelles elles font face, les préjugés parfois méconnus véhiculés dans la société et dans des médias, cela dans le respect des droits fondamentaux.

Traiter de la diversité sexuelle et de genre, c'est avant tout parler de diversité humaine puisque cette réalité existe partout sur la planète. Elle s'exprime toutefois à travers un large éventail de réalités. Elle adopte des manifestations différentes selon les continents et les cultures. Elle provoque aussi des réactions très diverses, des plus positives aux plus négatives, parfois à l'intérieur d'un même pays.

Le regard porté sur les questions d'intimité, de sexualité et d'identité varie énormément d'une société à une autre, selon leurs valeurs. Le respect de ces valeurs ne devrait jamais aller à l'encontre du respect de la dignité humaine. Quand cette dernière est bafouée, c'est souvent en raison de préjugés alimentés par l'ignorance. À l'opposé, une information juste et de qualité permet de combattre les préjugés. Pour être à même de diffuser une telle information, les journalistes doivent, entre autres choses, être en mesure de bien se documenter. C'est une question cruciale à une époque où la désinformation abonde, sur les réseaux sociaux notamment. Une information étayée fait rempart aux « fausses nouvelles », engendrant incompréhension et discours incendiaires visant des groupes minoritaires. La vigilance est de mise afin de ne pas contribuer à attiser des incompréhensions, voire des tensions sociales ; ces dernières peuvent au contraire être amenuisées grâce à une information journalistique juste et de qualité.

Pendant longtemps, parfois aujourd'hui encore, les mythes et les préjugés l'ont emporté sur les faits objectifs et sur la recherche scientifique ou historique. Aborder la diversité sexuelle et de genre était considéré soit comme tabou, soit comme offensant. Les termes utilisés n'étaient pas neutres non plus. Par exemple, combien de fois n'a-t-on pas lu ou entendu qu'une personnalité avait « avoué » être homosexuelle ou lesbienne ? Or, les dictionnaires nous enseignent qu'on avoue une faute, un péché ou un crime. Dans les pays où tel n'est plus le cas, il serait plus indiqué d'écrire ou de dire qu'une personne a révélé ou dévoilé son orientation homosexuelle.

2 - Acronyme pour désigner les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, trans* (transgenres, transsexuées, transidentaires), queer ou en questionnement et intersexuées. L'emploi du terme LGBTQI a été priorisé dans ce texte afin d'alléger la lecture. Ce terme inclut l'ensemble des personnes issues de la diversité sexuelle et de genre, et ce, sans discrimination à l'égard de leur culture, de leur identité ou de leur sexualité. Lorsque l'acronyme ne contient pas toutes ces lettres, c'est que le contexte ne s'y prête pas; par exemple, lorsqu'il est question de résultats issus de la recherche.

Le recours aux images sensationnalistes contribue aussi à donner une image biaisée des luttes pour la défense des droits de la communauté LBGTQI. On pense par exemple aux photos choisies lors des couvertures des défilés de fierté LGBTQI. L'utilisation quasi systématique d'images dans lesquelles apparaissent des participants peu vêtus ou très excentriques ont parfois pour but de choquer le public ou de ridiculiser ces évènements, écartant de facto l'importance et la signification de ces défilés. Ils sont festifs, certes, mais avant tout militants. Il n'est pas inutile de le rappeler.

CE GUIDE POURSUIT DONC DEUX OBJECTIFS SPÉCIFIQUES :

1. **Offrir aux journalistes et aux médias d'information des connaissances pratiques sur les réalités vécues par les personnes issues de la diversité sexuelle et de genre, les couples, les familles et les communautés auxquelles elles appartiennent.**

2. **Fournir aux journalistes et aux médias des outils pour encourager une information de qualité, respectueuse et responsable sur la diversité sexuelle et de genre.**

Si on veut aborder la diversité sexuelle et de genre de façon équitable, respectueuse et inclusive, on doit avoir recours à un vocabulaire juste et précis. Pour ce faire, il est impératif d'employer des mots justes, que ce soit quand vient le temps de parler des personnes issues de ces groupes ou de les interviewer. L'information diffusée gagne à être factuelle, basée sur le vécu des gens et les connaissances scientifiques les plus actuelles. Ce souci de justesse doit s'appliquer autant aux textes, titres et légendes, qu'aux illustrations, vidéos, photos, etc. C'est de cette façon qu'on évitera de porter préjudice à des groupes déjà souvent sujets à la stigmatisation ou à la discrimination.

2

UNE QUESTION DE DROITS HUMAINS

La reconnaissance de la valeur et de la dignité de toute personne est au cœur de la Déclaration universelle des droits de l'Homme adoptée par l'ONU au lendemain de la guerre de 1939-45, alors que se faisait sentir la nécessité d'énoncer clairement que tous les humains sont égaux en droits et que ces droits sont inaliénables.

Si tous les humains sont égaux, aucun d'entre eux ne doit faire l'objet de discrimination. Or, des minorités sont souvent ostracisées. Les médias d'information et les journalistes ont un rôle à jouer pour les protéger, en respectant en premier lieu les règles de base de leurs codes de déontologie. Parmi les règles les plus élémentaires, on retrouve l'objectivité et l'équité. En vertu de ces règles, les journalistes doivent accorder un traitement juste aux groupes et aux personnes en situation minoritaire, évitant ainsi qu'elles se retrouvent davantage victimes de préjudices.

> **Quelque soixante-dix pays criminalisent encore l'homosexualité, parfois passible de nombreuses années de prison. Une dizaine d'États vont jusqu'à prévoir et appliquer la peine de mort. Même dans des pays en apparence plus ouverts, il arrive que des familles jettent à la rue, torturent psychologiquement ou physiquement et même assassinent des enfants, des adolescents ou des jeunes adultes LGBTQI. Dans ce contexte, la divulgation d'une façon ou d'une autre de renseignements pouvant permettre d'identifier des personnes de la diversité sexuelle et de genre pourrait mettre leur sécurité et leur vie en danger. Par conséquent, le plus grand respect de la confidentialité et de l'anonymat sont souvent nécessaires lors de reportages portant sur les personnes de la diversité sexuelle et de genre ou leurs communautés.**

La publication ou la diffusion d'un reportage sur une personne qui témoigne de sa différence peut avoir un impact sur sa vie privée ou professionnelle. La ligne est mince entre diffuser un témoignage qui lèvera le voile sur une réalité ignorée ou méconnue et faire des personnes interviewées des cibles de harcèlement ou violences homophobes ou transphobes. Même un reportage produit de toute bonne foi et dans les règles de l'art peut parfois avoir comme effet d'attiser la haine si on n'anticipe pas ses retombées paradoxales. Chaque mot doit être pesé afin de ne pas produire l'inverse de ce qui était attendu lorsque des sujets sensibles sont abordés.

DE QUI ET DE QUOI PARLE-T-ON LORSQUE L'ON FAIT RÉFÉRENCE À LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE ?

La difficulté d'évaluer avec précision l'ampleur des réalités de la diversité sexuelle et de genre tient du fait que les réponses varient énormément selon que l'on interroge les gens sur leurs désirs érotiques, sur leurs comportements sexuels ou sur leur façon de s'identifier. L'acronyme LGBTQI peut donner à penser que ces personnes ou communautés forment un tout, ce qui n'est pas le cas. On sait aussi que la majorité des personnes qui ont des désirs ou des comportements homosexuels ne s'identifient pas comme homosexuelles ou bisexuelles[3]. De plus, dans plusieurs pays, le partenaire considéré « actif » ou « dominant » dans un rapport de nature homosexuelle n'est pas considéré homosexuel. Enfin, les plus jeunes générations ont tendance à nommer leurs attirances en dehors des catégories binaires du type hétérosexuel versus homosexuel ou transgenre versus cisgenre.

> **Les chiffres varient beaucoup en ce qui concerne le nombre de personnes pouvant être regroupées sous le terme parapluie *diversité sexuelle et de genre*, ou LGBTQI (lesbiennes, gays, bisexuelles, trans*, en questionnement/queers, intersexuées), acronyme forgé et surtout utilisé dans les pays occidentaux. Les enquêtes les plus récentes avancent des chiffres allant de 3 % de la population à 13 %, la médiane se situant autour de 10 %. Chez les moins de 30 ans, les pourcentages sont sensiblement plus élevés et peuvent atteindre de 15 à 20 %, du moins dans les pays occidentaux où des études à ce sujet sont disponibles[4].**

Des réalités méconnues, comme l'intersexuation, la transsexuation, le transgenrisme et la non-binarité sont particulièrement difficiles à évaluer; il existe encore peu de données à ce sujet.

> **Aux États-Unis, où certains sondages à grande échelle ont posé la question, 0,6 % des gens se déclaraient transgenres en 2016[5]. Cette évaluation pourrait être revue à la hausse en raison du fait que toutes les personnes trans* ne s'identifient pas nécessairement selon leur trajectoire de vie, mais plutôt selon leur sexe ou leur genre actuels. De surcroît, les statistiques disponibles ne comprennent généralement pas les personnes non-binaires ou fluides sur le plan du genre, nombreuses chez les jeunes générations. Quant à l'intersexuation, elle regroupe une grande variété de situations dans lesquelles une personne possède, à divers degrés, des attributs anatomiques ou physiologiques des deux sexes : l'estimation la plus couramment citée est de 1,7 % des naissances, tous types d'intersexuation confondus (il en existe une quinzaine); cela varie beaucoup d'un pays à un autre en raison de la génétique des populations[6].**

Puisque la diversité sexuelle et de genre concerne un grand nombre de personnes, de couples, de familles et de communautés, elle touche des personnes de toutes origines, de toutes couleurs de peau, de toutes langues, de toutes religions, de toutes conditions physiques et de tous les âges.

Que ce soit dans la couverture de dossiers politiques, culturels, sociaux ou relatifs aux sports et à la santé, les journalistes se retrouvent tôt ou tard à aborder la question de diversité sexuelle et de genre. C'est donc toute la communauté journalistique qui est concernée par ce sujet.

3 - *The Social Organization of Sexuality*, E.O. Laumann, J. Gagnon, R.T. Michael & S. Michaels, Chicago Un. Press, 1994, pages 298 et suivantes.
4 - *Le développement sexuel et psychosocial de l'enfant et de l'adolescent*, M. Hébert, M. Blais et M. Fernet, De Boeck éditeur, 2017.
5 - *How Many Adults Identify as Transgender in the United States* (PDF), A. Flores, Williams Institute UCLA School of Law, June 2016.
6 - *Corps en tous genres*, A. Fausto-Sterling, La Découverte, 2012; Des sexes innombrables, T. Hoquet, Seuil, 2016.

QUESTIONS DE VOCABULAIRE

De nouveaux concepts et de nouvelles manières de nommer la diversité des sexes, des genres et des sexualités apparaissent régulièrement. Le présent lexique ne prétend pas épuiser toutes les façons de désigner ces réalités. À des fins de vulgarisation, il se concentre sur les plus courantes dans le monde francophone et anglophone.

PETIT LEXIQUE DE LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE[7]

LE SEXE : Le sexe désigne des caractéristiques ou des attributs anatomiques et physiologiques d'une personne (il peut cependant arriver qu'elle ne reconnaisse pas ces caractéristiques ou ces attributs comme devant être les siens).

- **SEXE ANATOMIQUE** : Caractéristiques anatomiques, biologiques et physiologiques qui font en sorte qu'une personne est identifiée ou identifiable physiquement comme étant mâle, femelle, intersexuée ou transsexuée.

- **SEXE ASSIGNÉ À LA NAISSANCE** : Sexe inscrit sur le certificat de naissance, en général selon l'apparence des organes sexuels externes ou internes du nouveau-né. Possibilités : sexe masculin (mâle humain) ou sexe féminin (femelle humaine) et, dans un nombre restreint mais grandissant de contrées, sexe autre ou indéterminé.

- **IDENTITÉ SEXUÉE** : C'est le sexe d'appartenance, autrement dit la conscience et la conviction profonde d'appartenir à une catégorie de sexe, conforme ou non avec le sexe assigné à la naissance ou le sexe anatomique. En raison d'une traduction incorrecte de l'anglais et du fait que *gender* signifie parfois sexe dans cette langue, l'identité de genre est souvent confondue, à tort, avec l'identité sexuée.

- **PERSONNE INTERSEXUÉE** : Personne née avec des attributs physiologiques mâles et femelles. Par exemple, il peut y avoir non-concordance entre les organes génitaux externes, les organes génitaux internes, les caractéristiques sexuelles secondaires, les hormones et les chromosomes. Ce terme remplace l'appellation hermaphrodite utilisée jadis et les termes *intersexuel.le* ou *intersexe*, plus récents. À noter qu'il existe aussi des nourrissons nés avec un sexe indéterminé ou ambigu, ambiguïté qui va généralement s'amenuiser à la puberté. Dans les deux cas, on recommande aujourd'hui de laisser ces enfants se développer naturellement, sans interventions invasives, à moins que leur santé ne soit en jeu.

- **PERSONNE TRANSSEXUÉE** : Personne qui a modifié ou qui souhaite modifier son anatomie par un traitement hormonal ou chirurgical afin que son corps corresponde davantage à son identité sexuée. Terme à préférer à personne transsexuelle, puisqu'il s'agit bien de sexuation et non pas de sexualité.

7 - Ces définitions sont en grande partie extraites de *Nouvel éloge de la diversité sexuelle*, M. Dorais, avec la collaboration de S. Breton, VLB éditeur, 2019, pages 215-223.

LE GENRE : Le genre réfère aux caractéristiques autres qu'anatomiques et physiologiques d'une personne, plus spécifiquement à ses façons d'être, selon qu'elles sont considérées comme masculines, féminines, neutres (peu de masculin et peu de féminin) ou androgynes (à la fois du masculin et du féminin).

- **EXPRESSION DU GENRE** : Manifestation ou extériorisation du genre ou de l'identité de genre d'une personne, notamment par son apparence, son habillement, sa conduite, sa gestuelle et ses attitudes. C'est en somme le genre que l'on présente à autrui.

- **IDENTITÉ DE GENRE** : Expérience intime et identification de son genre. Ce genre ressenti peut être féminin, masculin, neutre, androgyne, non-binaire ou queer (contestant et transgressant les normes de genre), trans* (traversant les genres), fluide (susceptible de passer d'un genre à un autre, de naviguer ou d'alterner entre plus d'un genre), neutrois (ne s'identifiant à aucun genre), demi-genre (partiellement d'un genre), agenre (hors de la binarité des genres), bigenre (exprimant deux genres) ou encore maverique (d'un troisième genre, en dehors du continuum masculin ou féminin).

- **GENRE SOCIAL** : Genre présumé par autrui en raison du sexe assigné ou du sexe anatomique d'une personne.

- **MÉGENRER** (OU MALGENRER) : Attribuer à une personne un genre qui ne correspond pas à son identité de genre.

- **PERSONNE CISGENRE** : Personne dont l'identité de sexe et l'identité de genre correspondent respectivement au sexe attribué à la naissance et au genre traditionnellement attendu chez les individus de ce sexe (par exemple, un homme masculin, une femme féminine). Est utilisé comme antonyme de transgenre.

- **CISSEXISME ou CISGENRISME** : Préjugé selon lequel toute personne est, ou devrait être, cisgenre (voir la définition de personne cisgenre précédente) et que le fait d'être cisgenre est supérieur ou préférable au fait d'être transgenre.

- **PERSONNE CRÉATIVE SUR LE PLAN DU GENRE** : personne qui rompt avec les normes et les standards culturels ou sociaux en ce qui concerne l'expression attendue de son genre, laquelle devrait « correspondre à son sexe anatomique ». À préférer aux termes *non conforme ou non conformiste* sur le plan du genre, qui peuvent être perçus comme péjoratifs dans la mesure où ils impliquent que les gens « ne sont pas »...

- **PERSONNE-AUX-DEUX-ESPRITS ou ÊTRE-AUX-DEUX-ESPRITS** : Traduction initiale des termes utilisés par des peuples autochtones d'Amérique du Nord pour désigner la présence de deux esprits, masculin et féminin, dans un même corps. Les êtres-aux-deux-esprits peuvent parfois aujourd'hui se dire gays, lesbiennes, bisexuelles ou trans*, ou encore adopter des identités plurielles. Le terme ***personnes bispirituelles*** est parfois utilisé pour traduire de l'anglais ***Two-Spirit People***, qui est le terme consacré dans cette langue depuis les années 1990.

- **PERSONNE NON-BINAIRE SUR LE PLAN DU GENRE OU AU GENRE FLUIDE** : personne qui conteste ou transgresse les normes binaires et les stéréotypes de genre, que ce soit dans un objectif de libération personnelle ou de contestation artistique, sociale ou politique.

- **PERSONNE TRANSGENRE** : personne dont le genre ressenti ou l'identité de genre ne correspondent pas au sexe qu'on lui a assigné à sa naissance selon le système binaire masculin / féminin et mâle / femelle, ou encore qui passe, ou est passée, d'un genre à un autre (définitivement ou non).

- **PERSONNE TRANS*** : Terme générique qui peut englober des personnes transsexuées, transgenres, aux-deux-esprits, intersexuées ou encore de genre non-binaire ou fluide. En Europe francophone, on utilise surtout le mot *transidentitaire*, ou encore l'abréviation *trans** que nous avons ici retenue, car c'est le terme le plus inclusif.

- **TRANSGENRISME** : Passage d'un genre à un autre, quels que soient ces genres et le point de départ et d'arrivée.

- **TRANSPHOBIE** : Ensemble des attitudes préjudiciables aux personnes trans*.

- **TRANSITION** : Processus complexe, généralement en plusieurs phases, qui consiste à harmoniser l'anatomie et l'apparence d'une personne à son identité sexuée. La transition peut se faire sur le plan social (son identité aux yeux d'autrui), légal (le nom ou la mention de sexe sur les documents officiels) et physique (hormonothérapie ou chirurgies). Ces différentes étapes sont indépendantes les unes des autres : par exemple, une personne peut faire une transition sociale sans avoir subi d'intervention médicale.

LA SEXUALITÉ (OU ORIENTATION SEXUELLE) : Chez les êtres humains, la sexualité s'exprime par des désirs ou fantasmes, des conduites ou comportements sexuels, et parfois par une identification aux personnes qui les partagent.

- **ASEXUALITÉ** : Absence d'attirance sexuelle chez une personne.

- **BISEXUALITÉ** : Attirance sexuelle, à des degrés divers, pour des personnes de sexe masculin et des personnes de sexe féminin.

- **HÉTÉROSEXISME** : Attitude présumant que toute personne est ou devrait être hétérosexuelle (jusqu'à preuve du contraire), et affirmation de l'hétérosexualité comme étant supérieure ou préférable aux autres orientations sexuelles.

- **HÉTÉROSEXUALITÉ** : Attirance sexuelle, à divers degrés, pour des personnes d'un sexe différent du sien.

- **HOMOPHOBIE** : Ensemble des attitudes préjudiciables envers les gays (gayphobie), les lesbiennes (lesbophobie) ou les personnes bisexuelles (biphobie), et de façon plus générale envers tout ce qui suggère ou donne à voir l'homosexualité.

- **HOMOPHOBIE INTÉRIORISÉE** : Sentiment socialement induit de culpabilité, de honte ou de faible estime de soi lié à son attirance pour des personnes de même sexe.

- **HOMOSEXUALITÉ** : Attirance sexuelle, à divers degrés, pour des personnes du même sexe que soi.

- **LESBIANISME** : Chez une femme, attirance sexuelle, à divers degrés, pour des personnes du même sexe que soi.

- **NON-BINARITÉ / FLUIDITÉ DANS SON ORIENTATION SEXUELLE (ou ABROSEXUALITÉ)** : Attirances plurielles, possiblement fluctuantes dans leur intensité, pour des personnes de divers sexes. Concept aussi utilisé par des personnes qui considèrent leur sexualité inclassable.

- **ORIENTATION SEXUELLE** : Attirance érotique préférentielle ou exclusive. Peut être déterminée par les désirs, les conduites sexuelles ou l'appartenance identitaire d'une personne. Notons que ces éléments peuvent ne pas se conjuguer chez une même personne (on peut, par exemple, avoir des désirs homosexuels et des pratiques hétérosexuelles, ou vice versa).

- **PANSEXUALITÉ** : Attirance sexuelle pour des personnes de tous sexes et de tous genres.

- **PRÉFÉRENCES SEXUELLES** : Goûts et pratiques sexuelles qui spécifient l'orientation sexuelle, notamment selon l'apparence, la morphologie, l'âge et les caractéristiques physiques, psychologiques ou identitaires des partenaires sexuels préférés et selon les activités sexuelles adoptées.

- **QUEER** : terme parfois utilisé comme synonyme fédérateur de LGBTQI, il signifie de façon plus spécifique le refus de correspondre aux étiquettes binaires et catégoriques en ce qui concerne le sexe, le genre et plus particulièrement l'orientation sexuelle.

COMMENT DÉSIGNER LES GENS ADÉQUATEMENT ?

Puisqu'il existe plusieurs façons de déterminer le sexe, le genre et l'orientation sexuelle et que, de surcroît, chaque personne peut s'identifier de façon différente et même changeante au cours de son existence, le mieux est de ne pas présumer quoi que ce soit en ce domaine. La meilleure solution consiste à demander aux individus interrogés comment ils préfèrent être identifiés si on aborde, avec leur consentement, leur sexe, leur genre ou leur intimité. On doit évidemment utiliser les pronoms adéquats, choisis par les personnes.

Les personnes transsexuées ou transgenres, par exemple, peuvent s'identifier comme telles ou encore préférer l'être en conformité avec le sexe ou le genre qu'elles ont maintenant. La multiplication des identités alternatives chez les jeunes générations devrait inciter à généraliser la pratique de la question : *« Comment voulez-vous que je vous identifie ? ».* Omettre de désigner le sexe ou le genre des individus correctement peut non seulement porter atteinte à leur dignité, mais aussi encourager l'ostracisme à leur endroit.

Certaines grandes agences de presse internationales, comme l'*Associated Press* et *Reuters*, proposent déjà un vocabulaire LGBTQI auquel se référer. Cela dit, le vocabulaire relatif à l'intimité et à la sexualité peut être très différent d'un pays à un autre et d'une culture à une autre. L'histoire, la langue et la culture de chaque pays ont produit différentes façons de nommer les réalités relatives à la diversité sexuelle et de genre.

> **Il est vivement recommandé de consulter, partout où cela est possible, les groupes ou les associations locales ou nationales des personnes de la diversité sexuelle et de genre, ou leurs alliés (par exemple, les associations pour les droits humains), afin de connaître les meilleures références possibles sur le plan du vocabulaire. Il importe notamment d'éviter les mots empreints de déconsidération ou de mépris, ou encore de les utiliser entre guillemets afin de souligner les tabous ou les préjugés dont ils sont porteurs.**

COMMENT DÉSIGNER LES PRÉJUDICES VÉCUS PAR LES PERSONNES DE LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE ?

Différents termes existent pour désigner les préjudices subis par les personnes de la diversité sexuelle et de genre. Le terme homophobie provient de la jonction de « *homo* », pris comme abréviation de « *homosexuel* » en français ou « *homosexual* » en anglais, et de « *phobie* », de la racine grecque « *phobos* », qui signifie crainte. Ce mot réfère aux préjugés, au mépris, au rejet, aux discriminations, à la haine et aux violences envers les personnes homosexuelles, ou supposées telles, leurs pratiques ou leurs représentations. Le terme désigne, par extension, l'ensemble des attitudes préjudiciables envers les personnes LGBTQI. Il existe aussi le néologisme LGBTQIphobie.

Certains termes spécifiques existent pour parler des attitudes préjudiciables envers les hommes gays (*gayphobie*), les femmes lesbiennes (*lesbophobie*) ou les personnes bisexuelles (*biphobie*). Le mot *transphobie* est utilisé spécifiquement en ce qui concerne les attitudes négatives envers les personnes trans*, c'est-à-dire les personnes transgenres ou transsexuées.

L'homophobie et la transphobie s'appuient beaucoup sur le sexisme, c'est-à-dire sur des croyances relatives aux rôles plus ou moins rigides des hommes et des femmes dans la société et aux discriminations qui en découlent. Ainsi, des hommes homosexuels sont parfois pris à partie parce que supposément féminins, et des femmes lesbiennes méprisées parce que prétendument masculines, alors que les personnes trans* sont dénoncées parce qu'elles introduiraient de l'instabilité ou de la confusion dans les identités et les rôles traditionnels. Ces préjugés indiquent souvent une anxiété sur le plan identitaire chez les personnes qui les véhiculent.

4

LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE DANS DIVERSES CULTURES

Historiens, anthropologues et sociologues ont depuis longtemps rapporté à quel point la diversité sexuelle et de genre était présente dans la plupart des sociétés et des cultures. Elle se manifeste toutefois de façon très diversifiée selon les contrées et les époques. De plus, elle peut impliquer différents types de complémentarité entre partenaires[8].

4.1 DES RÉALITÉS PRÉSENTENT PARTOUT, SOUS DIFFÉRENTS VISAGES

En certains endroits et à certaines époques, des rapports entre personnes de même sexe peuvent être permis, voire encouragés, en raison d'une certaine différence d'âge, soit une personne mature avec une personne plus jeune qu'elle, en général sexuellement majeure[9]. C'était le cas dans l'Antiquité alors que les guerriers plus expérimentés pouvaient servir de mentors à des jeunes hommes.

Sapho, poétesse connue dans l'Antiquité pour son amour des femmes, préparait dans son école les jeunes filles au mariage; elle-même avait une fille. Cela ne l'empêchait pas de célébrer l'amour entre femmes. Dans les sociétés où un mentorat intergénérationnel pouvait inclure des relations intimes, une personne, homme ou femme, qui avait ainsi été l'initiée devenait à son tour mentor le temps venu. Le Banquet de Platon raconte notamment de telles amitiés amoureuses. Dans le Japon féodal des samouraïs, des traditions similaires existaient aussi. À Hawaï, avant la colonisation, deux hommes de générations différentes, par ailleurs mariés à des femmes, pouvaient entretenir ensemble une relation affective et sexuelle durable.

Une complémentarité sur le plan du genre a aussi été associée aux partenaires de même sexe, un ou une partenaire étant de genre masculin et l'autre, de genre féminin. Cette réalité a existé ou existe encore chez un grand nombre de peuples autochtones d'Amérique ou d'Océanie, tant du côté des hommes que du côté des femmes. Elle était assez courante en Afrique précoloniale. Dans la péninsule arabique, notamment à Oman où l'homosexualité n'est pas poursuivie, le nom de *Khanith* est donné à des hommes qui adoptent une certaine féminité et qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes.

8 - *The Construction of Homosexuality*, David F. Greenberg, Chicago University Press, 1988; *Homosexualities*, Steven O. Murray, Chicago University Press, 2000; *Third Sex, Third Gender*, Gilbert Herdt, New York, Zone Books, 1996; *Boy-Wives and Female Husbands. Studies In African Homosexualities*, S. O. Murray & W. Roscoe, Palgrave, 2001.

9 - Rappelons que dans l'Antiquité, la majorité sexuelle était fixée à 14 ans pour les garçons et à 12 ans pour les filles. Par ailleurs, le viol et l'inceste sur enfants de libre naissance étaient punis, tout comme ils le sont aujourd'hui.

Chez un grand nombre de peuples autochtones d'Amérique, les personnes-aux-deux-esprits (*two-spirit people*) démontraient une appartenance tant au genre masculin qu'au genre féminin. Elles étaient considérées (et le sont encore, là où cette tradition subsiste) comme faisant partie d'un troisième ou d'un quatrième genre (selon que ces personnes étaient biologiquement hommes ou femmes). Il était dans l'ordre des choses qu'elles s'unissent avec des individus qui n'étaient pas du même genre qu'elles : plusieurs hommes-aux-deux-esprits formaient des couples avec des guerriers, y compris des chefs, comme le constatèrent, non sans étonnement, les autorités coloniales de l'époque. La relative androgynie des personnes-aux-deux-esprits passait pour être un signe de pouvoirs exceptionnels, d'ordres à la fois spirituel et thérapeutique. Les cultures autochtones nord-américaines redécouvrent aujourd'hui ces traditions longtemps combattues et presque effacées par la colonisation européenne.

Une différence de statut peut aussi légitimer des rapports intimes entre personnes de même sexe au sein de certaines cultures. Par exemple, les Hijras du continent indien appartiennent à une caste et même à des communautés relativement autonomes. Certains ont été castrés, d'autres pas, mais tous se considèrent comme n'étant ni hommes ni femmes. À l'origine, cette tradition visait à fournir des gardiens ou des serviteurs dans les harems, ou encore des chanteurs et des danseurs aux cours indiennes. Aujourd'hui, les Hijras vivent surtout de leur apparition lors de certaines cérémonies : on croit que leur présence aux baptêmes et aux mariages porte bonheur. La prostitution sert parfois à pallier leur manque de revenus vu leur grande difficulté à trouver des emplois. Qu'un homme ait un rapport sexuel avec un Hijra n'implique d'aucune façon qu'il soit homosexuel, les Hijras n'étant pas considérés comme des hommes. Autre exemple, africain cette fois : il y a un peu plus d'un siècle, les « amazones » qui servaient de garde rapprochée au roi du Dahomey se considéraient elles-mêmes de genre masculin et pouvaient avoir des partenaires féminines.

Les relations relativement égalitaires entre pairs constituent seulement l'un des quatre types traditionnels de complémentarité que les cultures ont tolérés, permis ou encouragés entre personnes de même sexe. Cette forme a existé sur tous les continents, à toutes les époques, tant chez des femmes que chez des hommes. Depuis l'avènement du *mariage* pour tous dans nombre de pays, l'homosexualité et le lesbianisme basés sur des relations en principe égalitaires a gagné en visibilité.

Quant aux réalités trans*, elles sont depuis longtemps présentes presque partout sur la planète, quoique de plus en plus visibles et affirmées. Si la transsexuation, soit le changement de sexe sur le plan anatomique, est possible depuis presque une centaine d'années, il existe depuis fort longtemps des personnes transgenres dans la plupart des cultures. La réalité des personnes-aux-deux-esprits et des Hijras dont nous venons de parler est d'ailleurs identifiée davantage aux personnes trans* qu'aux personnes homosexuelles ou bisexuelles. En Thaïlande et au Laos, on appelle *Katoeys* les hommes qui, dans l'expression de leur genre, prennent les attributs féminins; on les considère comme faisant partie d'un troisième sexe. La réalité des personnes intersexuées est moins connue, quoique des athlètes et des mannequins célèbres ont depuis quelques années contribué à la démystifier. Ce bref tour d'horizon historique rappelle que la diversité sexuelle et de genre n'est pas une réalité nouvelle : ce sont ses manifestations et son expression qui ont changé au fil du temps.

SE DÉFAIRE DES MYTHES ET PRÉJUGÉS SUR LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE

4.2.1 La parentalité

L'arrivée de la contraception puis de nouvelles technologies de reproduction ont ébranlé les représentations traditionnelles de la sexualité et de sa fonction : la reproduction peut désormais être dissociée de l'acte sexuel. Cette révolution a fait en sorte que des couples homme-femme infertiles, des couples de femmes ou des couples d'hommes et même des couples où au moins un des deux partenaires est trans* ou intersexué ont des enfants issus d'un des deux parents.

Dans un grand nombre de pays, on ne forme plus un couple principalement pour se reproduire, mais parce qu'on s'aime et qu'on nourrit des projets ensemble (avoir des enfants pouvant en être un). Aujourd'hui, un désir d'enfant peut aussi être le projet commun de deux personnes qui ne formeront jamais un couple. Par exemple, une femme hétérosexuelle et un homme homosexuel ont un enfant pour devenir respectivement mère et père, sans vivre ensemble. Ils ont convenu d'une procréation commune puis d'une garde partagée. C'est ce que l'on appelle la coparentalité.

De nombreuses personnes homosexuelles ou bisexuelles ont des enfants biologiques issus de relations ou d'unions hétérosexuelles antérieures. De surcroît, des couples de même sexe adoptent, là où cela est permis, des enfants dont les parents biologiques, hétérosexuels, ne veulent pas ou consentent à leur adoption. À ce jour, aucune recherche n'a démontré que l'orientation sexuelle ou l'identité de genre des parents pouvait représenter un facteur de risque pour le développement de l'enfant. Prétendre le contraire va à l'encontre des bonnes pratiques journalistiques, il importe de le noter.

4.2.2 Ce qui est naturel ou pas

Ce qui est naturel ou non naturel dans la nature humaine est l'objet de débats sans fin. On sait aujourd'hui qu'un très grand nombre d'espèces animales et végétales expriment une diversité sexuelle et de genre. Par exemple, l'hermaphrodisme existe chez certains mollusques, lesquels produisent à la fois des œufs et des spermatozoïdes. Plusieurs poissons (comme le mérou), crustacés (comme la crevette nordique ou les huîtres), limaces, vers et insectes changent de sexe durant leur existence, parfois plus d'une fois.

Il y a aussi des conduites pouvant être qualifiées de transgenres chez des espèces animales qui prennent l'apparence d'un sexe différent de leur sexe anatomique, que ce soit pour des motifs de survie ou de séduction. Certaines plantes sont dotées des deux sexes, pouvant agir tantôt comme plant mâle, tantôt comme plant femelle, que ce soit dans leur mode de reproduction ou dans les types de fleurs produites.

Enfin, des rapports de nature homosexuelle, et même des relations durables, sont observés chez un grand nombre d'espèces animales[10]. Par exemple, les dauphins forment des couples à vie entre congénères de même sexe. Il en est de même chez les albatros de Laysan. Beaucoup plus nombreux encore sont les animaux bisexuels, en ce sens qu'ils ont des rapports sexuels avec des individus d'un sexe ou d'un autre, situation qui ressemble à ce qui se passe chez l'humain, chez qui il y a plus d'individus bisexuels que d'individus exclusivement homosexuels[11].

4.2.3 Ce qui est complémentaire, ou pas

Un mythe récurrent quand on aborde la diversité sexuelle et de genre est la complémentarité présumée naturelle entre hommes et femmes. Or, les caractéristiques d'autrui, qu'elles soient physiques, psychologiques ou relationnelles, qu'un individu ressent comme complémentaires peuvent être très diversifiées. Ainsi, un homme masculin peut très bien considérer complémentaire une femme plutôt masculine; un homme androgyne peut être amoureux d'une femme qui l'est tout autant. La complémentarité ressentie entre deux partenaires repose généralement à la fois sur des différences et sur des ressemblances.

Que deux personnes soient de sexes différents ne signifie pas qu'elles sont de genres différents. Femmes et hommes à la fois portent en eux-mêmes et recherchent chez autrui divers degrés de masculinité et de féminité, ou d'androgynie. L'hétérosexualité ne se fonde pas systématiquement sur un attrait pour la différence, pas plus que l'homosexualité ne suppose automatiquement un attrait pour la ressemblance. Il y a parfois plus de ressemblances entre deux personnes de sexe différent qu'entre deux partenaires de même sexe. Il arrive qu'un homme masculin ressente de l'attrait pour une femme masculine, par exemple. Les personnes trans* ou intersexuées sont aussi en couple, soulignons-le. Il serait difficile de comprendre leur complémentarité avec des critères binaires appliqués aux couples homme-femme.

10 - Voir notamment *Biological Exuberance*, Bruce Bagemihl, St-Martin's Press, 1999.
11 - *The Social Organization of Sexuality*, E. O. Laumann & al, Chicago University Press, 1994.

4.2.4 **Conduite ou identité ? Innée ou acquise ?**

Les débats vont bon train depuis plus de 150 ans sur le fait que l'homosexualité, le lesbianisme ou la transidentité seraient innés ou acquis. Il n'y a guère de partie du cerveau ou du corps des hommes homosexuels, tout particulièrement, ou d'événements de leur histoire familiale qui n'aient été scrutés à la loupe pour tenter de découvrir d'où provenait leur attirance. En vain. Lesdites recherches postulent erronément que les comportements homosexuels et hétérosexuels s'excluent mutuellement, ce qui est contraire à la réalité, la bisexualité étant plus courante que l'homosexualité exclusive. Une minorité seulement des personnes qui ont des rapports homosexuels font de leur attirance sexuelle une composante de leur identité. Selon le chercheur Barry Adam et son équipe[12], le principal marqueur de l'identité gaie, lesbienne ou bisexuelle serait non pas le fait d'avoir des rapports sexuels avec une personne du même sexe, mais d'entretenir une relation amoureuse avec elle.

On a longtemps justifié la recherche des présumées causes de la diversité sexuelle et de genre par la volonté de la prévenir, ce qui est considéré très peu éthique aujourd'hui. Certains chercheurs estiment néanmoins que si les réalités LGBT étaient prouvées innées, elles seraient mieux acceptées socialement. Cette hypothèse est démentie par les faits : on sait depuis longtemps que la couleur de la peau est transmise génétiquement sans que cela ait eu le moindre impact sur le racisme. Qu'un trait humain soit reconnu comme génétique ne protège aucunement de la discrimination.

Reconnaître que des désirs et des comportements sexuels puissent être construits ou acquis, d'une façon ou d'une autre, ne signifierait pas, non plus, que l'individu contribue volontairement aux attirances qu'il éprouve. Beaucoup d'apprentissages inconscients participent aux goûts culinaires, vestimentaires ou musicaux, par exemple. Il en va possiblement de même pour les goûts érotiques, qui peuvent être cultivés, et non pas choisis de façon consciente et rationnelle. Ce que peuvent choisir les personnes, c'est d'actualiser ou non leurs désirs et avec qui elles le font. En ce sens, l'orientation sexuelle n'est pas un choix volontaire; les partenaires avec qui la concrétiser, si tel est le cas, font cependant l'objet d'une certaine sélection. C'est tout aussi vrai pour l'hétérosexualité que pour l'homosexualité.

12 - B. D. Adam, A. Sears & E. G. Schellenberg, « Accounting for unsafe sex », *Journal of Sex Research* 37 (1), 2000, p. 259-271.

4.2.5 Ce qui est immoral, ou pas

Des croyances religieuses ou des textes considérés sacrés sont souvent invoqués pour justifier le rejet de la diversité sexuelle et de genre. Sans entrer dans le détail des débats à ce sujet, rappelons que des principes moraux et religieux peuvent aussi servir à promouvoir l'acceptation de cette diversité. La plupart des religions prônent le respect de la dignité humaine et encouragent la compassion, la justice sociale et l'amour du prochain. De même, elles incitent à traiter les autres comme nous voudrions qu'ils nous traitent, n'encourageant pas la haine et la violence envers autrui (pas plus qu'envers soi).

Plusieurs personnes des communautés LGBTQI sont elles-mêmes croyantes et revendiquent le droit de pratiquer leur religion. Aujourd'hui, la plupart des textes considérés sacrés font l'objet de relectures et d'interprétations qui les contextualisent dans l'époque et les circonstances dans lesquelles ils furent rédigés. Tenter de les appliquer textuellement peut être hasardeux. Ainsi, l'égalité juridique homme-femme est un acquis dans un grand nombre de pays et l'esclavage n'a plus légalement cours. Ajoutons à cela que la liberté de culte a pour corolaire de ne pas imposer ses propres croyances aux autres. Les croyants de toutes religions peuvent contribuer au nom de leur foi à bâtir un monde meilleur. Plusieurs religions les y invitent explicitement.

4.2.6 Ni mode ni séduction

Divers facteurs font en sorte que la diversité sexuelle et de genre est de plus en plus visible aujourd'hui. L'existence du Web et des réseaux sociaux aptes à relier les personnes et les groupes ayant des intérêts communs joue certainement un rôle. Les jeunes générations se montrent tout particulièrement ouvertes à révéler leur identification aux réalités LGBTQI. Certaines personnes en concluent que l'appartenance à la diversité sexuelle et de genre serait une mode ou même un phénomène « contagieux », d'où leur mise en garde contre une prétendue propagande homosexuelle. Le seul fait de parler positivement de cette diversité est alors perçu comme une incitation à en faire partie. Or, l'ensemble de la recherche scientifique montre clairement qu'on ne change pas d'orientation sexuelle comme on change de vêtement. Il en va de même pour l'identité de genre, profondément ancrée dans l'essence même de la personne.

Informer de l'existence de la diversité sexuelle et de genre peut seulement faire en sorte que les jeunes qui s'y reconnaîtront seront mieux dans leur peau, ne se voyant pas comme des exceptions ou des erreurs de la nature. Les personnes trans et intersexuées, dont l'existence fut longtemps ignorée, ont encore davantage besoin de ne plus être invisibilisées. Il n'y a, toute proportion gardée, pas davantage de personnes LGBTQI aujourd'hui qu'hier : elles ont seulement moins de crainte ou plus de courage de se révéler.

5

CONSÉQUENCES DES PRÉJUDICES, DES DISCRIMINATIONS ET DES VIOLENCES HOMOPHOBES OU TRANSPHOBES

Rappelons que le terme homophobie désigne l'ensemble des attitudes préjudiciables envers les personnes homosexuelles, lesbiennes, bisexuelles ou perçues comme telles, alors que la *transphobie* réfère à l'ensemble des attitudes préjudiciables aux personnes trans*, non conformistes ou créatives sur le plan du genre. Les deux se manifestent par des préjugés, de l'intolérance, de l'hostilité, du mépris, de la discrimination, du rejet, de la haine ou de la violence psychologique, sexuelle ou physique pouvant mener jusqu'au meurtre. Par extension, l'homophobie et la transphobie s'attaquent à tout ce qui suggère ou donne à voir l'homosexualité, le lesbianisme, la bisexualité ou la transidentité.

Les racines de l'homophobie et de la transphobie sont multiples : des motifs psychologiques, culturels, religieux, politiques et historiques ont tour à tour été évoqués[13]. Cela dit, homophobie et transphobie font référence à la fois à une attitude individuelle de peur ou de mépris et à un contexte social permettant de la développer et de l'exprimer.

On parle d'homophobie et de transphobie intériorisées lorsqu'une personne homosexuelle, lesbienne, bisexuelle ou trans* en vient elle-même à endosser les préjugés à l'encontre de sa personne et, par conséquent, à se détester elle-même. La culpabilité et la honte alors éprouvées peuvent produire des problèmes tels que la dépression, l'alcoolisme et la toxicomanie, l'automutilation, voire le suicide. Partout où il y a des recherches à ce sujet, les personnes LGBTQI, surtout les jeunes, sont surreprésentées dans les statistiques relatives aux tentatives de suicide[14]. La découverte de soi et la révélation aux autres rendent particulièrement vulnérable une jeune personne que cela angoisse si aucun soutien ne lui est apporté et si la réaction de l'entourage (parents, familles, écoles, pairs) est négative. Les médias et les journalistes peuvent jouer un important rôle de sensibilisation à cet égard, par exemple en donnant à voir des parents et des familles qui acceptent et intègrent la diversité.

13 - *L'homophobie*, D. Borillo et C Mecary, PUF, collection Que sais-je ?, 2019.
14 - Death by Denial, Gary Remafedi (dir,), Alyson, 1994; Mort ou fif. *Homophobie, intimidation et suicide*, M. Dorais, avec la collaboration de S.L. Lajeunesse, Typo, 2014.

Là où les droits de ces jeunes ne sont pas ou sont insuffisamment protégés, de mauvais traitements de toutes sortes leur sont infligés. De prétendues « thérapies de conversion » visant à changer l'orientation sexuelle ou le genre d'une personne ont pour effets d'augmenter la haine de soi. Pire encore, des violences physiques et sexuelles, voire des assassinats sont commis envers les jeunes personnes LGBTQI dans les contrées où l'homosexualité et la transidentité sont perçues comme une tare ou comme un déshonneur familial. Même dans les pays possédant des lois protégeant les individus LGBTQI, les crimes homophobes ne sont pas rares. Il est fondamental que les journalistes et les médias d'information soient très attentifs à la manière dont sont relatés les faits. Un article à connotation sensationnaliste peut avoir des effets désastreux auprès de personnes se trouvant déjà dans des situations de grande vulnérabilité.

Plusieurs États et gouvernements luttent activement contre l'homophobie et ses conséquences. Par exemple, le Québec a une politique gouvernementale de lutte contre l'homophobie et la transphobie. En Suède, un poste de *Médiateur pour les homosexuel.le.s*, créé par le gouvernement en 1999, garantit l'application des lois protégeant les personnes discriminées en fonction de leur orientation sexuelle. En France, la Délégation Interministérielle à la Lutte Contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Haine anti-LGBT est responsable de coordonner et de mettre en œuvre des politiques visant à assurer l'égalité de tous les citoyens, notamment LGBTQI.

Le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme est très attentif à cette question, les discriminations à l'encontre des personnes LGBTQI figurant explicitement dans son plan d'action. Ce dernier promeut des lois, des politiques et des pratiques permettant de lutter contre la discrimination sous toutes ses formes. Le Haut-Commissariat incite les autorités à ne « laisser personne de côté » dans la marche vers l'égalité, en faisant notamment en sorte que les institutions et les médias reconnaissent davantage les stéréotypes préjudiciables, et ce, dans le but de les contrer.

Sur le plan juridique, certains États considèrent aujourd'hui le caractère homophobe ou transphobe d'un crime comme un facteur aggravant lors de la considération de la peine (c'est le cas notamment au Canada et en France). Déjà discriminées dans la vie de tous les jours, ou l'ayant déjà été, les personnes issues de la diversité peuvent craindre, non sans raison, d'être à nouveau discriminées par le système de justice. De plus, le cas des personnes trans* est parfois problématique au sein des populations carcérales quand elles se font placer dans des centres de détention ne correspondant pas à leur identité sexuée ou de genre. Leur sécurité et leur intégrité physique peuvent alors être menacées.

Le monde numérique et les réseaux sociaux facilitent la diffusion de discours encourageant l'intolérance. Ces tribunes sont de nature à protéger les auteurs de ces discours par le relatif anonymat et par la distanciation physique dont ils bénéficient. La lutte contre des propos hétérosexistes, homophobes et transphobes est plus ardue que jamais, notamment parce qu'il est difficile de retrouver ceux et celles qui en sont à l'origine. Outre les lois et les chartes interdisant les discours haineux, il existe encore peu d'outils efficaces pour contrer les discours intolérants ou violents. Les médias d'information ont cependant un rôle à jouer en exposant et en dénonçant ces phénomènes dans des reportages ou des éditoriaux à caractère social.

Des personnes, des couples de même sexe, leurs familles, leurs proches ou leurs communautés sont encore injuriés, rabaissés et attaqués, que ce soit sur le Web ou dans l'espace public, au quotidien. Or, l'homophobie et la transphobie rappellent que les violences subies par quelques-uns attendent tous les autres : c'est un avertissement. Pour toute personne LGBTQI, ce qui est arrivé à ses pairs pourrait aussi lui arriver. Le nombre de victimes, directes ou indirectes, que font l'homophobie et la transphobie par leur règne de terreur est très élevé.

LA DIVERSITÉ DANS LA DIVERSITÉ

L'orientation sexuelle et l'identité de genre ne sont que deux des facettes identitaires d'un individu. L'ethnie, la nationalité, la religion ou la spiritualité, les capacités et les habiletés physiques et intellectuelles, la situation socio-économique, le degré de scolarisation, voilà seulement quelques-uns des éléments qui singularisent tout individu. Or, chacune de ces dimensions peut être l'objet d'ostracisme ou de discriminations.

Une femme lesbienne, trans* et racisée, c'est-à-dire traitée différemment en raison de sa race, vivra éventuellement des discriminations en fonction de la couleur de sa peau, de son identité de genre et de son orientation sexuelle. Les discriminations ne s'additionnent pas, elles se multiplient plutôt en s'entrecroisant. C'est ce qu'on appelle l'*intersectionnalité*. Par exemple, un homme subit de la discrimination en raison de son ethnicité dans la communauté LGBTQI et, simultanément, est confronté à l'homophobie de sa famille d'origine. Ce phénomène est hélas peu traité dans les médias d'information.

Le concept d'intersectionnalité éclaire les discriminations que peuvent vivre certaines personnes au sein même des communautés LGBTQI. Bien que ces communautés se soient historiquement construites autour de valeurs d'ouverture d'esprit, de solidarité et d'accueil de l'autre, lesdites valeurs ne prévalent pas toujours. Il y a aussi des préjugés et des discriminations, notamment sur le plan de la couleur de peau et de l'expression du genre dans les milieux LGBTQI, lesquels ne sont pas homogènes.

Les personnes immigrantes de la diversité sexuelle et de genre peuvent parfois s'identifier à au moins trois communautés distinctes, soit la communauté d'origine, celle de la société d'accueil et la communauté LGBTQI. Or, ces différents milieux n'offrent pas nécessairement les mêmes modèles de réussite ni les mêmes valeurs, et ne permettent pas aux individus d'exprimer leur sexualité, leur culture ou leur identité de la même manière. Dans une enquête menée auprès d'hommes d'origine afro-caribéenne vivant à Montréal et ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes, les participants ont non seulement déclaré vivre dans un contexte familial empreint d'homophobie, mais ont également décrié une certaine forme de condescendance, voire de fétichisation, dans la communauté homosexuelle masculine, majoritairement blanche[15].

15 - Corneau, S., Després, L., Caruso, J. & Idibouo, C. (2016). Les hommes noirs de Montréal qui ont des relations sexuelles avec d'autres hommes et le racisme sexuel : défis, mécanismes de résilience et pistes d'intervention. Nouvelles pratiques sociales, 28 (1), 125–140. https://doi.org/10.7202/1039177ar.

La question du handicap physique est également importante. Non seulement les personnes mal voyantes, à mobilité réduite ou sourdes ont à relever des défis d'ordre pratique au quotidien, mais elles doivent également faire face à des préjugés et à des discriminations supplémentaires si elles sont LGBTQI. Ainsi, une étude[16] a démontré comment les personnes LGBT sourdes ou ayant des difficultés d'audition vivaient une discrimination systémique, notamment aux Philippines. L'analyse des causes de comportements sexuels plus à risque chez les adolescents malentendants, notamment LGBT, a révélé que les programmes d'éducation à la sexualité n'étaient guère adaptés aux modes d'apprentissage des jeunes sourds (par exemple, l'utilisation du langage des signes, les images insérées dans le texte, etc.). Ces jeunes sont pénalisés du fait de leur surdité, n'ayant pas accès à des programmes préventifs adéquats, ce qui les expose à des risques plus élevés de contracter des maladies transmises par voies sexuelles.

Les stéréotypes véhiculés à l'endroit des personnes bisexuelles demeurent aussi nombreux : en raison de préjugés, leur sexualité est jugée passagère, débridée, instable, etc. Or, qu'une personne soit potentiellement attirée par des hommes et par des femmes ne signifie aucunement que tous les hommes et toutes les femmes l'attirent, loin de là. La bisexualité présente un très vaste éventail de vécus, ce qui est souvent mal compris, y compris par les autres personnes de la diversité. Cela dit, le polyamour, quand tel est le cas, peut être pratiqué par des personnes de toutes orientations sexuelles; l'associer à la bisexualité est erroné. Plus erroné encore est de croire que les personnes qui désirent ou qui aiment plus d'une personne auraient forcément des comportements irresponsables ou immoraux.

16 - Gomez, M.G.A., Geneta, A.L.P. Curbing the Risks: Toward a Transdisciplinary Sexual Health Literacy Program for Young Adults Who are Deaf and LGBT+. Sex Disabil (2020). https://doi.org/10.1007/s11195-020-09637-0.

IMMIGRATION ET PERSONNES RÉFUGIÉES LGBTQI

Les personnes LGBTQI immigrantes ou réfugiées constituent des groupes particulièrement vulnérables aux discriminations multiples, que ce soit de la part de leurs nouveaux compatriotes, de la part de leurs pairs ou de leurs proches (y compris lorsque ces derniers sont restés dans leur pays d'origine). Beaucoup de personnes immigrantes ou réfugiées ont pris leur décision d'entreprendre leur parcours précisément en raison de l'homophobie ou de la transphobie qu'elles vivaient dans leur famille et dans leur pays d'origine.

> **De nombreux États ont encore des lois qui stigmatisent ou criminalisent les personnes de la diversité sexuelle et de genre simplement pour être ce qu'elles sont, ou pour avoir des partenaires de même sexe. Seule une dizaine de pays à travers le monde n'ont jamais eu de législation condamnant l'homosexualité masculine. Au moment d'écrire ces lignes, une trentaine de pays africains criminalisent l'homosexualité à divers degrés, une vingtaine en Asie, dix en Amérique, principalement dans la région des Caraïbes, et quelques-uns en Océanie. Si aucun pays européen ne criminalise comme telle l'homosexualité, en revanche, quelques-uns ont adopté des lois qui pénalisent le fait d'en parler publiquement de façon positive. Cela est perçu comme une promotion de styles de vie estimés socialement répréhensibles ou comme une provocation envers la tradition. Cela dit, il subsiste des violences homophobes ou transphobes dans des pays où la diversité sexuelle n'est pas criminalisée. Certains pays ont recours à des lois générales sur les bonnes mœurs ou sur l'ordre public pour ostraciser et emprisonner les personnes des minorités sexuelles. L'existence de lois qui criminalisent ou qui protègent en principe les minorités sexuelles ne garantit pas que ces lois sont toujours appliquées.**

Les minorités sexuelles peuvent, comme toute minorité, servir de boucs émissaires pour des problèmes sociaux, religieux ou économiques avec lesquels elles n'ont rien à voir. En certaines parties du monde, des croyances ou des lois initialement imposées par des colonisateurs contribuent à perpétuer aujourd'hui des discours haineux et des violences à l'encontre des personnes de la diversité sexuelle et de genre. Il en résulte des conditions de vie dangereuses, en particulier pour les classes les plus défavorisées, sans ressource pour se défendre. En certains pays, une personne dont on découvre l'homosexualité ou la transidentité perdra son emploi, sera ostracisée par ses proches, dénoncée publiquement, physiquement menacée et violentée, ce qui lui rend la vie et la survie quasi impossibles. Là où elles sont rejetées ou criminalisées, peu d'organisations défendent les droits des personnes LGBT, laissées à elles-mêmes, sans protection ni recours. Immigrer ou demander l'asile est alors perçu comme la seule façon de s'en sortir.

Comme les lois anti-homosexualité visent en général spécifiquement les hommes, ou du moins les relations entre hommes, la situation des femmes lesbiennes ou bisexuelles et des personnes trans* sur les plans juridique, légal et social est plus difficile à cerner. Ces personnes se retrouvent toutefois à vivre à la fois avec des discriminations sexistes, homophobes ou transphobes, lesquelles font en sorte que l'invisibilité est parfois l'unique façon de s'en sortir vivantes. L'existence de viols organisés dans le but de punir des femmes lesbiennes et des personnes trans* est couramment rapportée dans plusieurs contrées.

La crainte causée par l'ostracisme et la violence déjà expérimentés dans leur pays incite plusieurs personnes de la diversité sexuelle et de genre immigrantes ou réfugiées à taire leurs véritables motifs de départ. Des personnes en processus d'immigration ou de demande d'asile sont réticentes à communiquer les véritables motifs de leur déplacement, même aux agents d'immigration. Cela peut être source de doutes à leur endroit, donc de nouveaux problèmes, dont celui d'être renvoyé dans leur pays et de voir ainsi leur sécurité ou leur vie mises en danger.

Ces aspects sont hélas peu connus et peu abordés par les médias, notamment parce qu'il est difficile de trouver des gens qui en témoigneraient. Les nouveaux arrivants, immigrants ou réfugiés font traditionnellement peu confiance aux journalistes, pour des raisons culturelles et historiques certes, mais aussi suite aux mauvais traitements subis dans leurs pays d'origine et aux menaces de représailles s'ils sortent de la clandestinité. La prise de parole pour dénoncer ce qu'ils vivent est un acte courageux, qui permet de faire état de situations tragiques méconnues.

L'adaptation à un nouveau pays et à une nouvelle société n'est jamais facile. D'autant que les personnes immigrantes et réfugiées peuvent être bouleversées par le racisme et la xénophobie subis dans leur pays d'accueil, y compris dans les milieux LGBTQI. De surcroît, la façon même de vivre son affectivité et sa sexualité peut être très différente selon les cultures. L'identité LGBTQI telle que promue en Occident peut sembler incompréhensible pour d'autres cultures, au sein desquelles la sexualité ne saurait être identitaire. En somme, certains modes de vie occidentaux LGBTQI peuvent paraître séduisants de l'extérieur; s'y adapter ou y faire sa place constitue cependant un défi de taille pour nombre de nouveaux immigrants. Cette réalité est sous-estimée.

Les personnes de la diversité sexuelle et de genre ont des croyances et des valeurs extrêmement diversifiées sur tous les plans, ce qui fait en sorte qu'elles ne font pas forcément partie, de façon naturelle ou spontanée, d'une même communauté. Immigrer, c'est avoir à trouver sa place quelque part, dans une région, dans un quartier et dans une ou plusieurs communautés. Parfois, les personnes immigrantes issues de la diversité sexuelle et de genre sont partagées entre leur besoin de retrouver des pairs de leur pays d'origine d'une part et celui de vivre enfin ouvertement d'autre part. Ces deux aspirations peuvent même s'opposer.

Il peut en effet y avoir tension, voire contradiction, entre différentes croyances, allégeances et identités chez un même individu du fait de son parcours personnel et migratoire. Il y a cependant là des expériences intéressantes à relater pour un journaliste : la découverte étonnée d'un nouveau pays ou d'une nouvelle culture, les défis, mais aussi les solutions qu'une personne a su trouver.

LA SITUATION DES JEUNES LGBTQI

Beaucoup de jeunes de la diversité sexuelle et de genre ne peuvent compter sur le soutien de leurs parents et de leur famille. Cette situation les empêche de trouver du réconfort auprès de leurs proches alors qu'ils en auraient bien besoin. Peu de parents sont préparés à composer avec cette révélation, éventualité à laquelle la plupart d'entre eux ne songent guère.

Or, ne pas pouvoir bénéficier de soutien peut nuire au bien-être de jeunes LGBTQI. Leur parcours comporte en effet des étapes que ne traversent pas les autres jeunes : se découvrir « différent », avoir à le révéler à autrui, que ce soit les amis, les parents et la fratrie, en espérant que cette révélation ne va pas créer de drames, vu les tabous et les préjugés.

La découverte de ses attirances sexuelles et de son identité sexuée ou de genre se fait en général assez tôt, durant l'enfance ou au tout début de l'adolescence. C'est une époque de la vie durant laquelle les jeunes sont très dépendants de leur famille, peu susceptibles de pouvoir survivre par eux-mêmes. L'angoisse est grande face à la réaction des parents. De nombreux jeunes se retrouvent à la rue en raison du rejet par leurs parents de leur orientation sexuelle ou de leur expression de genre. Pire encore, beaucoup de jeunes sont soumis à des sévices psychologiques, physiques ou sexuels par les personnes mêmes qui devraient les protéger. Cette réalité est encore largement sous-estimée.

Plusieurs jeunes de la diversité sexuelle et de genre affirment qu'une fois leur orientation sexuelle ou identité de genre dévoilé à leurs parents, l'attitude de ces derniers a complètement changé. Entre le rejet violent et l'acceptation, il existe un large éventail de réactions possibles : le déni, le ressentiment, le refus d'aborder le sujet, l'ignorance volontaire, etc. Il peut aussi arriver, heureusement, qu'au fil du temps les parents les plus fermés évoluent vers une meilleure compréhension des choses. Toutefois, ce processus peut être long, voire douloureux. De nombreux parents ont davantage besoin d'aide que leurs enfants à ce moment-là.

De nombreux jeunes de la rue et de la prostitution sont des jeunes LGBTQI mis à la porte par leurs parents. La prostitution de survie leur apparaît comme unique solution. D'autant que l'école, second milieu de vie après la famille, est fréquemment un lieu où prévalent l'intimidation et les violences à l'endroit des jeunes LGBTQI, ou soupçonnés de l'être. Or, le bien-être de l'enfant est une condition essentielle à sa réussite scolaire et au développement de son potentiel. C'est un énoncé de la *Convention relative aux droits de l'enfant* adopté par l'Organisation des Nations Unies en novembre 1989[17]. Hélas, la vaste majorité des jeunes issus de la diversité sexuelle et de genre rapportent avoir été victimes d'intimidation à l'école, mais aussi dans les activités périphériques, comme le parascolaire, les sports, les déplacements dans les lieux publics et, là où ils sont accessibles, les réseaux sociaux. La cyberintimidation est un phénomène grandissant.

17 - https://www.unicef.ch/fr/lunicef/international/convention-relative-aux-droits-de-lenfant#:~:text=Le%2020%20novembre%201989%2C%20l,protection%20et%20%C3%A0%20la%20participation.

Très peu de pays ont des politiques de lutte contre l'homophobie et la transphobie dans les écoles ; là où cela existe, les résultats ne sont pas toujours concluants. En effet, si les jeunes ne trouvent pas écho dans leur famille aux messages d'ouverture à la diversité humaine véhiculés à l'école, il est probable que ces derniers restent lettre morte. Faut-il se surprendre que nombre de jeunes LGBTQI préfèrent abandonner l'école ou fuir le foyer familial plutôt que de vivre un enfer au quotidien ?

Les adolescents LGBTQI sont plus à risque de tentatives de suicide et même de suicides complétés que les autres[18]. C'est pourquoi des services de protection de l'enfance commencent enfin à se préoccuper des retombées de l'homophobie et de la transphobie sur la santé et la sécurité des jeunes. Cela rencontre parfois de vives résistances, en particulier de la part de groupes qui estiment que les personnes LGBTQI, quel que soit leur âge, ne méritent ni reconnaissance sociale ni protection. Certains de ces groupes prônent même de thérapies dites de conversion, et convainquent des parents de leur nécessité, alors que ces activités sont reconnues comme nuisibles et mortifères. Les associations professionnelles de médecins, de psychologues et de travailleurs sociaux, notamment, dénoncent explicitement les prétendues thérapies de conversion comme étant inutiles et néfastes, ne faisant qu'accentuer la détresse des jeunes qui y sont soumis.

Ni le genre ressenti par une personne ni son orientation sexuelle ne peuvent être modifiés de force. Toute tentative en ce sens est au mieux une perte de temps et d'argent, au pire une très dangereuse descente aux enfers pour les jeunes à qui on inculque ainsi une haine d'eux-mêmes, avec les terribles conséquences que cela peut produire. De plus en plus de villes et de pays interdisent explicitement de telles pratiques.

L'homophobie et la transphobie intériorisées qu'encouragent ces prétendues thérapies sont une tragédie pour les jeunes de la diversité sexuelle et de genre : cela détruit leur estime et leur respect d'eux-mêmes. Les conséquences sont désastreuses, allant de l'abus de drogues ou d'alcool à l'anorexie, la boulimie ou les scarifications pour punir ce corps et ses désirs, sans oublier la dépression, les idées et les conduites suicidaires. Certains sous-groupes sont encore plus à risque que les autres. Par exemple, les enfants ou adolescents de sexe masculin dénoncés comme « féminins » (le mot « efféminé » est une insulte à la fois contre le féminin, que l'expression discrédite, et contre la personne que l'on tente ainsi de rabaisser) présentent des risques importants en ce qui concerne les dépressions et les tentatives de suicide. Ils sont souvent les plus isolés de tous en raison de la peur des autres garçons d'être associés à eux.

Il en va de même pour les jeunes personnes trans* : elles sont encore souvent associées à tort à un problème de santé mentale, alors que les autorités professionnelles et scientifiques ont décrété que la transidentité n'en était pas un. Seule la souffrance pouvant résulter de ce que l'on appelle maintenant la dysphorie ou l'incongruence de genre (par rapport au sexe) peut nécessiter des interventions psychologiques, cosmétiques ou chirurgicales visant le mieux-être de la personne, et ce, dans le corps qu'elle estimera être le sien.

Bien que le Web et les réseaux sociaux, là où c'est disponible, les aident parfois à sortir un peu de leur solitude, l'isolement moral et physique est souvent le lot des jeunes de la diversité sexuelle et de genre. Cet isolement tend à renforcer la honte qu'on leur inculque. L'incitation à la honte est en effet induite très tôt durant l'enfance alors que, par exemple, le petit garçon apprend que d'être attiré par une personne de même sexe ne serait pas viril, que le masculin prévaut sur le féminin, que d'être comparé à une fille est insultant, et qu'aucun parent ne souhaiterait avoir un tel enfant.

18 - *Death by Denial*, op. cit.; Mort ou fif, op. cit.

Tous les jeunes qui se découvrent des attirances homosexuelles, une fluidité ou une créativité dans leur genre ne s'en sortent pas mal, il importe de le dire. Certains semblent mieux résister que d'autres aux difficultés rencontrées. On appelle *résilience* la faculté de faire face à l'adversité et d'en prévenir les impacts les plus destructeurs. Ce concept a notamment été vulgarisé par un rescapé de la Shoah, Boris Cyrulnik, qui a voulu comprendre comment des survivants de l'Holocauste avaient retrouvé malgré les atrocités vécues un certain équilibre. Encourager et soutenir chez les jeunes LGBTQI cette faculté de résilience est une nécessité. C'est pourquoi des groupes de soutien aux jeunes LGBTQI se créent à travers le monde afin d'améliorer leur sort. Il y a dans la résilience et l'implication sociale des jeunes LGBTQI des leçons de vie à tirer, intéressantes pour les journalistes et les médias.

Leur sentiment d'appartenance à une communauté solidaire est très important pour les jeunes de la diversité sexuelle et de genre. Le fait de sentir qu'ils ne sont pas seuls, de pouvoir se regrouper et de solidariser provoque un sentiment de réassurance qui arrive à compenser le rejet ou l'ostracisme vécus. De toutes petites initiatives prises par des adultes responsables, tuteurs de résilience, peuvent avoir de grands effets chez les jeunes. Avoir un langage inclusif, anticipant qu'un garçon ou une fille puisse avoir un ami ou une amie de cœur, ou encore ne présumant pas du genre ni même du sexe d'une personne en raison de son nom ou de son apparence, cela peut faire une grande différence.

Au nom de leurs traditions ou de leurs croyances, des parents s'opposent parfois à ce que l'on aborde la diversité sexuelle et de genre à l'école. L'école doit promouvoir l'égalité et le respect de tous les élèves. Comme l'a écrit l'écrivain Amin Maalouf, « *Respecter des traditions ou des lois discriminatoires, c'est mépriser leurs victimes*[19] ».

Parler d'homophobie et de transphobie dans les écoles aide les jeunes qui vivent ces réalités à mieux comprendre ce qui leur arrive. Cela permet aussi à leurs camarades de développer respect et empathie. Les adolescents appartenant à la diversité sexuelle et de genre ne requièrent pas un traitement particulier : seulement la reconnaissance de leurs problèmes et le soutien nécessaire au développement de leur potentiel.

Les journalistes et les médias doivent évidemment toujours faire preuve de retenue quand il est question de personnes mineures issues de la diversité sexuelle et de genre (ou de leurs proches) dans des pays où leurs droits sont fragiles, voire inexistants. Cela implique de ne pas faire de pressions pour obtenir des confidences et de respecter en tout temps le refus d'accorder ou de poursuivre une entrevue. Le respect de la vie privée est un droit fondamental, *a fortiori* quand vient le temps de protéger des personnes mineures et de garantir leur anonymat lorsqu'il est requis par mesure de confidentialité et de sécurité. Sauf contre-indication, toute personne mineure devrait, par mesure de protection, être accompagnée par une personne adulte responsable lorsqu'il est question de reportages la concernant ou l'incluant.

Bien que les journalistes, de façon générale, connaissent les règles entourant la participation de personnes mineures à la production de reportages, notamment l'obligation d'obtenir une autorisation de la part d'un adulte responsable, ou le droit pour l'enfant d'être accompagné d'un adulte responsable, il est important de rappeler qu'ils doivent faire preuve de davantage de tact encore et de sensibilité quand ils sont en présence de personnes mineures issues de la diversité sexuelle et de genre. Surtout si ces personnes sont originaires de pays où leurs droits sont inexistants, négligés ou bafoués, ou encore si la production de reportages a lieu dans ces pays alors que les jeunes y séjournent. Les règles de base s'appliquent : garantir l'anonymat par mesure de sécurité, respecter la vie privée, respecter le refus d'accorder ou de poursuivre une entrevue, protéger ses sources.

19 - *Les identités meurtrières,* A. Maalouf, Paris, Grasset, 1998.

9

LA SITUATION DES ADULTES LGBTQI

Les préjugés et les tabous, mais aussi les droits et libertés n'étant pas du tout les mêmes dans les quelque 200 États de la planète, il est difficile de parler de façon générale de la condition des personnes adultes de la diversité sexuelle et de genre. Néanmoins, la plupart doivent tôt ou tard se questionner sur leur façon de vivre, ouvertement ou pas, et à divers degrés, leur orientation sexuelle ou leur expression de genre. Vivre seul, être en couple, élever ou non des enfants, choisir un travail, s'ouvrir aux autres de son intimité, tenter de vieillir à l'abri de la maladie, de la solitude et de la pauvreté ne sont pas des défis propres aux personnes LGBTQI, mais comportent pour elles des difficultés particulières.

Une des décisions que doivent tôt ou tard prendre les personnes issues de la diversité sexuelle et de genre est de vivre leur différence de façon ouverte, semi-ouverte (avec des pairs ou des proches uniquement) ou clandestine. Dans bien des cas, devoir se cacher est une question de survie. Le *coming out* tel qu'on le conçoit dans les sociétés où il est encouragé n'a pas du tout les mêmes conséquences ailleurs. Beaucoup de personnes de la diversité sexuelle et de genre choisissent de vivre en milieu urbain précisément pour pouvoir profiter d'un certain anonymat et d'une masse critique de pairs, la présence des personnes LGBTQI étant généralement plus élevée en ville qu'en milieu rural.

Plusieurs grandes villes ont des quartiers ou des lieux dédiés ou du moins sympathiques aux personnes et communautés LGBTQI. Historiquement, ces quartiers ont servi de refuge pour des populations dont les droits étaient partout ailleurs peu respectés et la liberté d'être soi, muselée. L'avènement des réseaux sociaux et de lois progressistes, là où cela existe, a amenuisé cette nécessité, quoique des lieux physiques de rencontre ont encore leur importance dans la socialisation des personnes LGBTQI.

Même dans les pays où leurs droits et libertés sont protégés, beaucoup de gens demeurent réticents à révéler leur intimité par crainte de réactions négatives. Des lois peuvent changer rapidement, mais les mentalités évoluent lentement. Même là où elles sont pénalisées et en principe interdites, l'homophobie et la transphobie subsistent. Elles sont parfois le cas d'une infime partie de la population, qui peut cependant faire beaucoup de dégâts. Selon l'endroit où le hasard vous fait naître, vous aurez des droits citoyens ou n'en aurez pas si vous êtes une personne LGBTQI. Ceci explique pourquoi un grand nombre de personnes cherchent à immigrer ou à trouver asile dans des pays où elles risquent moins de perdre leur emploi, d'être ostracisées, violentées, emprisonnées, torturées, voire assassinées.

Tout comme les personnes hétérosexuelles, beaucoup de personnes LGBTQI vivent seules par choix. Les sociologues constatent chez elles l'existence de la notion de famille choisie. La famille choisie est constituée d'un réseau d'amis proches, pouvant être de tous sexes ou genres et de toutes orientations sexuelles. Cela vise à pallier l'absence de famille biologique ou encore les carences de cette dernière. Ce réseau apporte affection, écoute, soutien et entraide. Depuis l'avènement du Web, même des personnes isolées sur le plan social ou géographique peuvent contrer leur solitude en développant avec autrui des relations de solidarité.

9

Pendant longtemps, et encore dans un grand nombre de pays, tout individu devait se marier avec une personne n'étant pas de son sexe afin de produire une descendance. C'était, jusqu'à la toute fin du 20e siècle, partout sur la planète, la façon reconnue de fonder une famille. Pendant des siècles, des hommes et des femmes qui préféraient des partenaires de leur sexe se sont mariés à des personnes d'un autre sexe pour avoir et élever des enfants.

De tout temps, les personnes LGBTQI ont élevé des enfants issus de rapports hétérosexuels. Il est étonnant que l'on voie la paternité ou la maternité LGBTQI comme des nouveautés puisqu'elles existent depuis fort longtemps, quoique pas toujours identifiées comme telles. Beaucoup d'hommes gays, de femmes lesbiennes et de personnes trans* ou intersexuées tenant à avoir des enfants ont contracté des mariages traditionnels alors qu'il n'y avait pas d'autre alternative. Cela demeure le cas dans beaucoup de pays. La parentalité à la suite d'une union ou d'une coparentalité avec une personne de sexe différent demeure la forme de parentalité LGBTQI la plus courante. Parfois, les gens ont formé par la suite de nouveaux couples, de même sexe, ce qui fait en sorte que leurs enfants auront été élevés dans deux types de configuration parentale.

9.1 LE MARIAGE POUR TOUS ET LA PARENTALITÉ LGBTQI

Le mariage pour tous, si l'âge des conjoints le permet, est un acquis récent, remontant au tournant des années 2000. Des unions apparentées au mariage (mais non égales en responsabilités et en droits, comme c'est le cas en Italie ou en Grèce) sont aussi possibles dans quelques pays, ce qui porte au moment d'écrire ces lignes à une trentaine les États où deux personnes de même sexe peuvent former un couple légalement reconnu. L'accès au mariage est souvent, mais pas toujours, assorti du droit à avoir des enfants, que ce soit par assistance médicale, gestation pour autrui ou adoption.

PETIT LEXIQUE DES DIFFÉRENTS VISAGES DE LA PARENTALITÉ LGBTQI

- On peut être ***parent biologique***, dit aussi ***parent génétique***, parce que l'enfant est issu d'un ovule ou d'un spermatozoïde provenant de notre corps.
- On peut être ***parent légal*** (qui peut être simultanément parent biologique, bien sûr), si on a reconnu officiellement et légalement un enfant comme étant le sien.
- On peut être ***parent adoptif***, puisque parent sur le plan légal sans l'être sur le plan biologique ou génétique. Dans le cas de plus en plus courant d'une famille recomposée, le ***beau-parent*** est le conjoint ou la conjointe du parent biologique et/ou légal. Un beau-parent peut devenir parent adoptif des enfants de la personne qu'elle a comme conjointe.
- Enfin, la ***coparentalité*** constitue le cas, plus rare, où deux personnes (un homme et une femme, dont au moins un est homosexuel) décident de concevoir un enfant ensemble puis de l'élever en garde partagée, en n'ayant ensemble aucun projet de vie commune.

Il existe plusieurs types d'adoption selon les pays. L'adoption est permise dans de très nombreux pays, bien que ses conditions peuvent varier. Pour les couples d'hommes en particulier, l'adoption est une alternative là où le recours à la gestation pour autrui (aussi appelé dans la langue populaire la « mère porteuse ») est interdit. Cela dit, à l'échelle internationale, beaucoup de pays interdisent l'adoption par des couples de même sexe, ce qui limite les possibilités (bien qu'une personne célibataire discrète sur son orientation sexuelle puisse alors en principe adopter). Quelques pays qui reconnaissent les unions ou les mariages entre conjoints de même sexe leur interdisent l'adoption.

Chez les femmes, l'insémination dite artisanale, à partir de sperme fourni par une connaissance, est une technique de procréation non médicalisée facile à réaliser. Le donneur n'a généralement aucune intention de s'engager dans une coparentalité, encore moins de reconnaître légalement l'enfant. Cela dit, la multiparentalité fait l'objet de débats afin de savoir quel serait le statut d'un homme qui a contribué à concevoir un enfant, élevé et reconnu par un couple de femmes, mais tenant néanmoins à avoir des responsabilités et des droits parentaux. Il y a possiblement là matière à reportages journalistiques.

L'insémination médicalement assistée peut en principe être utilisée par toute femme, bien que des lois et règlements peuvent en limiter et parfois en interdire l'accès aux femmes célibataires ou en couple de même sexe. Le donneur est dans ce cas anonyme ; il restera étranger à la vie de l'enfant (encore que plusieurs pays permettent à certaines conditions à tout enfant de connaître son géniteur). La gestation pour autrui, quant à elle, demeure controversée, certains pays la reconnaissant, d'autres pas, ou à certaines conditions, par exemple, que cela soit fait bénévolement afin d'éviter toute marchandisation de l'enfant et du corps féminin. L'ouverture accrue à la parentalité par adoption, insémination ou participation d'une tierce personne ouvre une porte aux jeunes de la diversité sexuelle ayant le désir de fonder une famille. Environ les deux tiers des jeunes LGBT veulent vivre en couple et avoir des enfants[20].

La recherche sur le sujet montre bien que les enfants de personnes ou de couples LGBT se développent aussi bien que les autres. Comme leurs parents, ils rencontrent parfois des réactions homophobes ou transphobes, mais c'est hélas le lot de tous les enfants pouvant être identifiés de près ou de loin à une minorité, qu'elle soit ethnique, religieuse, linguistique, etc. Évidemment, plus il y a de telles familles visibles dans l'espace public et moins elles sont marginales et marginalisées sur le plan statistique, donc moins susceptibles d'être traitées différemment. Beaucoup d'enfants ont deux pères ou deux mères sans que cela ne leur cause le moindre problème. Le défi est parfois de trouver une façon différente de nommer chaque parent, par exemple, papi et papou, maman et mami (les enfants sont très créatifs sur le plan du vocabulaire).

Bien que cela demeure encore débattu, voire controversé, dans de nombreux pays, le mariage pour tous et la reconnaissance de la parentalité LGBTQI constituent deux affirmations puissantes de l'égalité des personnes LGBTQI, qui cessent dès lors d'être considérées comme des citoyens et citoyennes de seconde classe sur le plan des droits.

20 - *Être homo aujourd'hui en France,* M. Dorais et I. Chollet H&O éditions, 2012; *De la honte à la fierté*, M. Dorais, A. Vaillancourt et M. Mendo, VLB, 2014.

9.2 LES MILIEUX DE TRAVAIL

Une grande partie des personnes LGBTQI ne révèlent jamais cet aspect de leur intimité à leur travail. Être ouvertement LGBTQI peut même créer problème lors de la recherche de travail. Cela explique sans doute pourquoi plusieurs personnes issues de la diversité sexuelle et de genre se sont tournées vers des métiers reconnus pour leur ouverture d'esprit. Il n'y a pas si longtemps, la plupart des gens croyaient que les hommes gays étaient tous coiffeurs, artistes ou serveurs : ceux qui exerçaient ces métiers étaient plus ouverts, donc plus visibles, quoique pas forcément plus nombreux là qu'ailleurs. Dans des métiers dits traditionnels, vivre ouvertement son homosexualité, son lesbianisme ou sa transidentité peut encore aujourd'hui poser des défis vu les préjugés ambiants.

9.3 LA VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE

La vie affective et sexuelle des personnes de la diversité sexuelle et de genre est à la fois objet de curiosité et de tabous. Les formes possibles de complémentarité dans un couple sont quasi infinies : on peut être complémentaires par la différence, par la ressemblance ou, comme c'est souvent le cas, par un assemblage de ressemblances et de différences, quels que soient notre sexe, notre genre et notre sexualité, notre culture, etc. Penser que certaines pratiques seraient réservées aux hommes gays (par exemple, la pénétration anale) ou aux femmes lesbiennes (par exemple, l'utilisation de jouets sexuels) relève de préjugés infondés, ces pratiques étant largement répandues parmi les couples de sexe différent.

LA SITUATION DES PERSONNES AÎNÉES LGBTQI

Les deux groupes les plus isolés et les plus vulnérables dans les communautés LGBTQI se situent aux deux pôles de l'existence : les jeunes et les personnes âgées. Nous avons déjà abordé la condition des adolescents LGBTQI; voyons maintenant celle des aînés LGBTQI, soit les personnes de 65 ans et plus.

Les milieux et communautés LGBTQI n'ont pas de traditions de collaboration intergénérationnelle, en particulier chez les hommes. Plusieurs facteurs y contribuent : la culture gaie est beaucoup axée sur la jeunesse, ce qui fait en sorte que, passé 40 ans, un homme gay est volontiers considéré comme vieux. De plus, le mythe voulant que l'homme homosexuel vieillissant soit possiblement prédateur persiste, y compris dans le milieu gay, ce qui fait en sorte que les générations se mêlent peu. Un mythe hélas complémentaire voudrait que des jeunes peu scrupuleux profitent et abusent financièrement des aînés LGBTQI, ce qui peut placer ces derniers sur la défensive. De tels abus sont évidemment possibles, mais rien n'indique qu'ils sont plus nombreux dans les communautés LGBTQI qu'ailleurs.

Même les événements et rassemblements communautaires LGBTQI, là où il y en a, tendent à développer chacun leur créneau et leur public. Qu'il y ait trop de vieilles personnes fera fuir les jeunes, l'inverse étant tout aussi vrai. En somme, il y a peu ou pas d'occasions de partage intergénérationnel. L'apprentissage de l'estime de soi ou de la résilience et les stratégies de révélation de soi gagnent pourtant à se dérouler avec le soutien de pairs. Des aînés peuvent jouer un rôle de modèles inspirants pour les plus jeunes générations. Inversement, de jeunes personnes peuvent être des sources d'inspiration pour des aînés, notamment par leur esprit novateur ou contestataire et leur non-conformisme assumé.

Plusieurs personnes LGBTQI en viennent à associer le vieillissement à la solitude et à l'isolement. Ceux et celles qui ne sont pas ou ne sont plus en couple (là où cela eut été possible), qui n'ont pas ou plus de famille, se trouvent plus affectés. Les amitiés de jeunesse, quand il y en a eu, se sont souvent perdues en cours de route. L'épidémie du sida a fait en sorte que beaucoup d'hommes homosexuels ou bisexuels sont décédés alors que les médicaments qui prolongent la vie des personnes séropositives n'existaient pas encore. Les aînés qui ont traversé de la fin des années 1970 à la fin des années 1990 ont vécu de très nombreux deuils de connaissances, d'amis et d'amants. Ces deuils étaient de surcroît vécus dans le silence et le secret, faute de reconnaissance sociale de ces liens d'amitié ou d'amour.

De façon générale, il y a une invisibilité sociale des personnes LGBTQI vieillissantes à la fois dans les communautés LGBTQI et dans la société générale, qui présume que toute personne âgée est hétérosexuelle, sinon asexuée. Or, il existe des personnes LGBTQI de tous âges et même des gens qui font leur premier coming out ou forment un premier couple une fois passée la soixantaine. C'est particulièrement le cas dans les pays où l'évolution des mentalités et des lois a été rapide : des personnes d'un âge avancé arrivent à vivre ce qu'elles ne pouvaient se permettre lorsqu'elles étaient plus jeunes.

Parce que sans famille ou sans proches qui soient aidants naturels, plusieurs personnes âgées LGBTQI n'ont d'autres alternatives que d'être hébergées en institutions réservées aux personnes de leur âge. Peu de ces endroits sont véritablement ouverts aux réalités LGBTQI. Pour beaucoup de gens âgés LGBTQI, partir de chez eux signifie retourner dans le placard par crainte des réactions du personnel ou des autres résidents. Des couples qui sont ensemble depuis des décennies se voient parfois séparés ou doivent feindre de ne pas se connaître. Cette réalité méconnue a des conséquences tragiques sur le bien-être et la longévité de ces personnes.

Des personnes trans* font face à des préjugés particuliers lorsque devant vivre en institutions, lesquelles sont le plus souvent organisées de façon binaire : soit elles sont réservées aux hommes, soit elles sont réservées aux femmes, ou encore elles sont mixtes mais séparent hommes et femmes en communautés non mixtes. Ce qui rend la vie quasi impossible pour une personne transgenre ou non-binaire : une discrimination existe parfois à l'étape même de l'admission sous le prétexte qu'on n'est pas prêt à accueillir cette clientèle. Lorsque vient le temps des soins corporels, des difficultés surgissent aussi quand le corps de la personne ne correspond pas au modèle homme/femme, ce qui peut aller jusqu'au refus d'aider la personne à faire sa toilette ou à prendre un bain.

En somme, il y a parfois une marginalisation accrue des personnes aînées LGBTQI du fait qu'elles font partie d'une minorité invisible, qu'elles sont catégorisées comme vieilles et qu'elles se retrouvent hors de chez elles. Lors de maladies invalidantes, elles se retrouvent fort mal prises si elles n'ont pas développé de famille choisie ou de substitution et n'ont pas d'enfants, de petits-enfants, de neveux ou de nièces aptes à les soutenir.

À l'approche de la mort, des questions peuvent aussi surgir sur le lieu de sépulture, surtout lorsque les ponts ont été coupés avec la famille d'origine détentrice du site de sépulture familiale, mais aussi sur l'héritage lorsqu'il y en a un. Un testament peut être un coming out ultime lorsque la personne aimée, jusque-là demeurée dans l'ombre, ou encore la famille choisie sont favorisées. Sans compter l'accompagnement spirituel réclamé par beaucoup de personnes en fin de vie : vers qui se tourner lorsque la plupart des grandes religions ou leurs représentants rejettent les réalités LGBTQI ?

Les personnes LGBTQI ont longtemps dû être imaginatives pour réussir à survivre : nul doute que cette caractéristique est appelée à servir dans leur dernière portion de vie. Vieillir, c'est s'accommoder de pertes et de deuils, mais c'est aussi utiliser au maximum les ressources et les forces qui restent. Montrer comment ces forces et ces facultés de résilience sont mobilisées constitue une piste peu explorée à ce jour en journalisme.

Au Québec, par exemple, la Fondation Émergence a développé la campagne sociétale *Pour que vieillir soit gai*, laquelle met l'accent sur les ressources et les acquis des personnes LGBTQI de 70 ans et plus. *The LGBT Aging Project*, basé au Massachusetts, aux États-Unis, œuvre depuis 2001 à faire connaître les enjeux propres aux populations vieillissantes issues de la diversité sexuelle et de genre. Ces organismes permettent de faire découvrir ces réalités méconnues à la fois par la population générale et par les jeunes générations LGBTQI, ce qui contribue à une société plus inclusive.

LES ENJEUX SPÉCIFIQUES AUX PERSONNES TRANS*

Jamais sans doute n'a-t-on autant entendu parler des personnes trans*, bien que de tout temps et dans toutes les cultures des variations sur le plan du genre aient existé.

Les personnes trans* que les journalistes peuvent être appelés à rencontrer ne seront pas toutes au même stade de leur transition. Il existe un éventail quasi infini de transitions possibles. Lors du processus d'affirmation de leur genre, les individus en cours de transition auront accès, en fonction de l'endroit où ils vivent dans le monde et de ce qui leur est accessible, à différents procédés d'ordre esthétique, vestimentaire, biomédical ou civil. Dans les pays les plus ouverts à la transition de sexe ou de genre et à la transidentité, il n'est plus obligatoire d'avoir vécu une chirurgie de réassignation pour avoir droit au changement d'état civil et de prénom.

Parfois, il importe tout de même de distinguer transition sociale et transition chirurgicale. Ne serait-ce que pour comprendre leur spécificité. Le changement de prénom, l'utilisation de ce prénom au quotidien, l'adoption permanente de vêtements associés au genre ressenti sont autant d'exemples de transition sociale. Quant à la transition sur le plan anatomique pour les personnes qui souhaitent une telle transsexuation, elle inclut des interventions hormonales ou chirurgicales. Ces transformations peuvent inclure des modifications sur le plan génital, facial, thoracique, etc.

Dans un nombre croissant de pays, il n'est plus obligatoire d'avoir vécu une chirurgie de réassignation de sexe - opération pouvant inclure une transformation des organes génitaux - afin d'avoir droit au changement à l'état civil. Sans changement à l'état civil, la personne trans* peut rencontrer des problèmes lors de vérifications des papiers d'identité, notamment à l'occasion de voyages à l'étranger ou de contrôles policiers, puisque son apparence physique ne correspondrait pas à son sexe déclaré. C'est une grande source d'anxiété pour les personnes trans*.

Une personne se présentant comme une femme se verra parfois refuser le droit à des services de soins parce que le sexe indiqué sur ses papiers d'identité ne concorde pas avec son expression de genre. Certains États interdisent toute forme de modification du sexe ou même du nom assigné à la naissance, ce qui peut mener des personnes trans* à une grande détresse psychologique. Bien que l'identité de genre se développe en général autour de 3 à 4 ans, et que plusieurs jeunes personnes trans* sont dès l'enfance conscientes de leur aspiration, c'est souvent au début de l'adolescence que ces jeunes affirment leur genre. Le désir d'être considéré d'un sexe autre que celui assigné à la naissance ou encore d'un genre qui ne coïncide pas avec son sexe (du moins selon les standards culturels) peut occasionner des bouleversements tant chez les jeunes que chez leurs proches si un soutien n'est pas apporté pour les soutenir.

Le dévoilement d'une identité impliquant un processus de transition, que ce soit sur le plan du genre, du sexe, ou des deux, est souvent un moment angoissant pour les jeunes trans*, surtout ceux et celles qui ne bénéficient d'aucun soutien parental. Des reportages à ce sujet peuvent jouer un important rôle de conscientisation.

Sur chaque continent, on retrouve des façons différentes de vivre et d'exprimer le genre. Plusieurs cultures admettent l'existence de plus de deux genres. Ainsi, chez les Muxhes vivant dans l'État d'Oaxaca au Mexique, des garçons de sexe masculin à leur naissance adoptent par la suite le comportement et les rôles traditionnellement féminins. Chez le peuple Dagara vivant à l'extrémité nord-est du Ghana et de l'autre côté de la frontière, au Burkina Faso, le genre est perçu comme une énergie, masculine ou féminine, pouvant émaner d'un individu indépendamment de son sexe anatomique. En Polynésie, les Rae-rae sont des individus nés mâles mais considérés du troisième sexe, qui se dévouent exclusivement à des tâches considérées féminines.

Les personnes trans* font face à la discrimination systémique presque partout dans le monde. Certaines sont ainsi contraintes à se tourner vers la prostitution ou la mendicité pour subsister, deux conditions d'existence favorisant l'exposition à plus de violences physiques et sexuelles encore. Ces conditions déjà difficiles sont fragilisées par un accès limité ou inexistant aux soins de santé.

C'est suite notamment au militantisme trans* que le DSM-V, manuel diagnostique des troubles de santé mentale de l'*American Psychiatric Association*, a retiré le *trouble de l'identité de genre* de ses pages. La nouvelle désignation, dysphorie de genre ou non-congruence de genre, fait en sorte que ce n'est plus s'identifier à un genre considéré dissonant avec le sexe assigné à la naissance qui est vu comme problématique, mais la souffrance éprouvée en raison de cette dissonance. L'OMS a emboîté le pas en supprimant le trouble de l'identité de genre de son manuel officiel de diagnostic.

Par ailleurs, un mouvement queer a émergé en Occident dès la fin des années 80. L'appellation *queer*, auparavant une insulte, fut réappropriée par des groupes militants afin de désigner toute identité non-binaire sur le plan du genre ou de l'orientation sexuelle. Le mot est depuis utilisé pour désigner une identité rejetant le binarisme homme/femme, masculin/féminin ou hétéro/homo. Il s'agit à la fois d'une philosophie, d'un mode de vie, parfois d'un mouvement social. Largement utilisé dans les communautés LGBTQI, le terme peut revêtir de multiples significations. Lorsqu'une personne emploie ce mot, clarifier avec elle comment elle le définit est chose indiquée, car il n'existe pas de définition consensuelle.

Plusieurs pays reconnaissent légalement l'identité des personnes trans*, non-binaires ou intersexuées. Par exemple, le Canada, l'Allemagne et l'Australie reconnaissent un sexe neutre ou indéterminé sur les papiers d'identité officiels tels que le passeport ou le certificat de naissance. Et de plus en plus de régimes d'assurance maladie, publics et privés, prennent à charge les traitements hormonaux et/ou chirurgicaux pour les personnes trans*.

La transition de genre chez les enfants et les adolescents et adolescentes est encore, dans beaucoup de sociétés, sujette à discussions ou débats. Beaucoup de journalistes donnent aujourd'hui la parole aux personnes concernées, à leur entourage et aux spécialistes les accompagnant, ce qui permet de mieux comprendre ces réalités méconnues. Travailler à encourager des lieux de parole ou des espaces sécuritaires, favorisant l'expression de ces jeunes, est assurément un plus pour leur bien-être. Voici dans l'encadré qui suit quelques conseils aux journalistes voulant aborder les réalités trans*.

PETIT RAPPEL DES RÈGLES DE BASE QUAND ON TRAITE DES RÉALITÉS TRANS*:

- **Protéger l'anonymat** des personnes interrogées, mineures ou majeures, **si leur sécurité ou leur bien-être pouvaient être menacés du fait de cette révélation**.
- **Ne jamais dévoiler quoi que ce soit sans accord explicite, libre, éclairé et révocable des personnes interrogées ou observées**.
- Rédiger de manière nuancée, sans porter de jugements de valeur et en utilisant les **termes adéquats** (par exemple, éviter de confondre sexe, genre et sexualité – voir le lexique inclus dans le présent document).
- **Demander aux personnes interviewées les prénoms, noms et pronoms qu'elles préfèrent utiliser**.
- **Ne jamais présumer de leur sexe, de leur genre ou de leur orientation sexuelle**.
- **Respecter leur autodétermination sur le plan de leur identité**. Une personne a le droit de s'autodéterminer et de s'auto-identifier, mais aussi de changer de point de vue à ce sujet au cours de son existence, à la condition, bien sûr, que cela ne soit pas sous contrainte. La détransition de personnes trans*, bien que rare, existe; elle doit être abordée sans sensationnalisme, étant l'une des manifestations possibles de l'autodétermination des personnes, tout comme l'est la transition elle-même. La détransition ne devrait jamais servir à discréditer la transidentité.
- **Ne pas aborder systématiquement la prise d'hormones et les modifications corporelles** (sauf à l'invitation et avec l'accord préalable de la personne), cela pouvant être très intrusif et contrevenir au respect de l'intimité de la personne.

LES VIOLENCES SEXUELLES VÉCUES PAR LES PERSONNES LGBTQI

Fait méconnu, les personnes LGBTQI, en particulier les jeunes, sont sensiblement plus à risque de subir des violences sexuelles que les autres[21]. Les auteurs de ces agressions peuvent être des proches, par exemple des membres de la famille d'origine ou des ex-partenaires, ou encore des tiers cherchant à « punir » les personnes LGBTQI de leur différence ou à abuser de leur vulnérabilité.

Les personnes transgenres ou transsexuées sont les plus à risque de toutes. La période de prise de conscience de son identité de sexe ou de genre peut être un moment de l'adolescence ou du début de la vie adulte particulièrement difficile à vivre vu la pression au conformisme, le rejet par la famille ou les pairs, la difficulté à demeurer aux études ou au travail. Cela peut permettre à des tiers mal intentionnés de profiter de la situation pour abuser, violenter ou agresser une personne à ce moment-là plus vulnérable.

En raison de leur représentation dans la pornographie, les personnes trans*, en particulier celles ayant amorcé une transition du sexe mâle au sexe femelle, ou encore du genre masculin au genre féminin, sont hypersexualisées, car perçues à tort comme disposées à avoir des relations sexuelles avec n'importe qui. Ce mythe contribue à désinhiber ou encourager des auteurs d'agressions. De surcroît, en plusieurs régions du monde, l'un des seuls moyens de survie pour une personne trans*, vu la discrimination et l'ostracisme subis, est la prostitution ou le travail du sexe. Ce contexte est très propice aux violences et aux agressions sexuelles de toutes sortes par les clients et les proxénètes.

Pire encore : lorsqu'une personne trans* victime d'agression sexuelle songe à demander de l'aide à la suite des sévices et des traumatismes vécus, il arrive souvent qu'elle se bute à des portes fermées. On n'imagine pas qu'elle puisse être une victime, encore moins une personne crédible pour dénoncer des violences commises à son endroit. Souvent, des centres qui aident ou qui hébergent les femmes violentées leur refusent l'entrée, sous prétexte qu'elles ne sont pas nées femmes, qu'elles ne seraient pas « totalement » femmes ou encore que les autres femmes hébergées ou des membres du personnel s'y opposeraient.

Des femmes lesbiennes, bisexuelles ou en questionnement sont la cible d'agressions sexuelles de nature explicitement lesbophobe, commises afin de les « punir » d'être ce qu'elles sont et de les forcer à avoir des rapports hétérosexuels. Les auteurs de ces agressions sont parfois des membres de la famille de la femme concernée, des amis ou des connaissances, mais aussi des hommes homophobes ou lesbophobes. Un certain nombre des agressions vécues par les femmes lesbiennes ou bisexuelles est le fait d'une conjointe ou d'un conjoint profitant de contextes de vulnérabilité. Or, les violences dans un couple de femmes ne sont pas toujours prises au sérieux par la police. La violence pouvant être exercée par une femme sur une autre est sous-estimée, les deux partenaires étant perçues comme des victimes par la police et même par le système judiciaire, quand l'affaire se rend là.

21 - *Après le silence*, sous la direction de M. Dorais et M.-J. Gervais, Presses de l'Université Laval, 2019.

Lorsque l'agression rapportée par la victime remonte à quelques années (enfance, adolescence, début de la vie adulte), ce drame est souvent perçu à tort comme possible « cause » du lesbianisme ou de la bisexualité de la victime. Cela fait en sorte que l'aide offerte n'est pas en phase avec le véritable besoin, l'accent étant malencontreusement mis sur les origines de l'orientation sexuelle de la victime, même si ce n'est pas du tout son motif de consultation.

Certains types d'agressions concernent spécifiquement les hommes gays, bisexuels ou en questionnement. Des agressions sur des adolescents ou de tout jeunes adultes homosexuels ou bisexuels sont erronément présentées comme une « initiation » par leurs auteurs afin de se disculper. Dans ce type d'abus, l'agresseur profite de l'isolement de la victime. Par exemple, un jeune homme esseulé en milieu rural et se questionnant sur sa sexualité peut être désespérément à la recherche de repères et de soutien. Il arrive que des prédateurs profitent de ce contexte.

Dans les lieux de rencontres entre hommes, tout comme dans les lieux de rencontres entre hommes et femmes, certains individus utilisent alcool et drogues pour désensibiliser leurs victimes et les priver de leur faculté de consentir. Ce qui fait en sorte qu'un homme adulte peut être violé par un pair. Sans compter les viols explicitement homophobes, commis par des gangs de jeunes qui sévissent aux abords des lieux de socialisation gays afin de trouver là des victimes.

De façon générale, on minimise, quand on ne nie pas carrément, les agressions sexuelles subies par les hommes. C'est pire encore quand cela concerne les hommes gays ou bisexuels : on présume à tort qu'un homme gay ou bisexuel, s'il a déjà une vie sexuelle active, sera d'emblée consentant à toute relation. Ce qui est faux. Au sein même des communautés gaies, il y a déni de l'existence des violences sexuelles entre pairs. On croit erronément que tout homme aurait dû et pu « se défendre », surtout s'il est adulte et de robuste constitution. On oublie qu'une agression sexuelle est aussi et avant tout un abus de pouvoir.

Lorsque les agressions subies ont eu lieu dans leur enfance ou leur adolescence, les hommes homosexuels, bisexuels ou en questionnement se font aussi demander si les agressions subies seraient la « cause » de leur attirance pour le même sexe. Comme si l'homosexualité était une pathologie découlant d'un traumatisme. Ce n'est pas le cas.

Des agressions et des viols sont souvent rapportés par les médias. Depuis quelques années, à la suite notamment de la mouvance ME TOO/MOI AUSSI, une sensibilité et une empathie accrues envers les victimes se font sentir. Il reste néanmoins du chemin à faire pour redonner à ces dernières le plein pouvoir sur leur vie, en commençant par écouter ce qu'elles ont à dire. Il importe aussi de faire en sorte que les services sociaux ou de santé soutenant les victimes, la police et le système judiciaire s'ouvrent aux victimes provenant des minorités sexuelles.

Mentionnons en terminant que signaler une agression sexuelle envers une personne faisant partie de la diversité sexuelle et de genre identifie publiquement cette dernière, ce qu'elle peut ne pas souhaiter. Certaines personnes ne veulent pas rendre publique leur orientation sexuelle ou leur identité de genre afin de ne pas être victimes de violences à nouveau. Il faut donc veiller à bien protéger la vie privée de ces individus, mineurs ou majeurs[22].

22 - https://fr.unesco.org/news/informer-violences-legard-filles-femmes-lunesco-lance-nouvelle-publication

13 LES QUESTIONS DE SANTÉ CHEZ LES POPULATIONS LGBTQI

13.1 SANTÉ PHYSIQUE ET SEXUELLE

Bien que cela puisse varier d'un pays à un autre, la prévalence des infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) et du VIH est généralement plus élevée chez les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes et chez les personnes trans*. Les facteurs à l'origine de cet écart sont multiples : un historique épidémiologique (en Occident, la maladie s'est d'abord propagée chez les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes), la consommation de drogues injectables plus élevée chez certaines portions des populations LGBT, parfois un plus grand nombre de partenaires sexuels, en moyenne. Cela dit, l'éventail toujours plus diversifié d'outils de prévention comme le dépistage rapide, le traitement post-exposition ou encore le traitement préventif (PreP), bonifie l'efficacité des programmes de prévention, ce qui fait en sorte que le sida fait moins de morts qu'auparavant, y compris chez les LGBT.

La situation s'améliore donc. Ainsi, en plus d'être un observatoire statistique de la progression de l'épidémie, l'ONUSIDA lutte activement contre la propagation du virus à travers le monde. Son programme 90-90-90 a pour objectif d'enrayer la maladie d'ici à 2030 en s'assurant que 90 % des personnes atteintes connaissent leur statut sérologique, que 90 % des individus vivant avec le VIH reçoivent un traitement à cet effet, et que 90 % des personnes recevant un traitement maintiennent une charge virale inférieure au seuil de transmissibilité du virus.

Les médias d'information peuvent faire une différence majeure dans la lutte pour l'accès à des programmes et services de santé. Par exemple, la communauté gaie a pu bénéficier de la diffusion d'informations pertinentes concernant le sida par le biais de journaux, magazines, programmes d'éducation et campagnes sociétales qui lui étaient dédiés. À l'inverse, le traitement médiatique sensationnaliste ou encore le silence sur la maladie a lourdement nui en privant dans un premier temps la communauté gaie de l'empathie de la population.

On sait que le VIH est transmissible indépendamment de l'orientation sexuelle et du genre : les personnes hétérosexuelles constituent d'ailleurs le plus grand nombre de personnes porteuses mondialement. Dans certains États, le fait de toujours associer de près le sida à des populations marginalisées nuit encore beaucoup à la conscientisation publique et à la prévention de la maladie, laquelle n'exerce aucune discrimination.

13.2 SANTÉ MENTALE

Du fait de l'ostracisme et des discriminations qu'elles rencontrent, les personnes LGBTQI sont plus susceptibles de vivre de la détresse psychologique, de la dépression ou de se retrouver en état de stress post-traumatique que la population générale. Le taux de prévalence des idéations suicidaires et des tentatives de suicide est sensiblement plus élevé chez les personnes homosexuelles et bisexuelles, et plus encore chez les personnes trans*. À cet égard, aux États-Unis, les jeunes LGBTQI sont en moyenne cinq fois plus nombreux à avoir commis une tentative de suicide que leurs pairs hétérosexuels[23]. Au Canada, un jeune trans* sur trois a pensé au suicide dans la dernière année seulement[24]. Notons qu'obtenir des données à ce sujet n'est pas possible dans toutes les régions du monde. Toutes les études réalisées à ce sujet tendent cependant à démontrer un taux de suicidalité plus élevé chez les jeunes issus de la diversité sexuelle et de genre. L'exclusion du milieu familial, l'intimidation en milieu scolaire et professionnel, les actes de violence psychologique, physique et sexuelle, bref, les manifestations d'homophobie produisent des séquelles bien concrètes.

Le rejet de sa propre orientation sexuelle ou de son identité de genre, ce que l'on appelle l'homophobie et la transphobie intériorisées, peut être autodestructeur, en particulier chez les jeunes. Un récent sondage mené en France indiquait qu'au moins le quart des agressions à caractère homophobe perpétrées dans la dernière année étaient le fait de personnes elles-mêmes LGBT[25].

Le confinement, mesure sanitaire en cas de pandémie, accentue sensiblement l'isolement social des personnes issues de la diversité sexuelle et de genre, en particulier celles qui ne vivent pas en couple. En avril 2020, le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'Homme appelait à la prudence ses États membres concernant le respect des droits des personnes LGBTQI alors que se répandait le coronavirus. Les personnes marginalisées en fonction de leur identité de genre ou de leur orientation sexuelle sont plus nombreuses à vivre dans la précarité financière et sans soutien. Conséquemment, elles sont plus durement touchées par la crise économique accompagnant toute épidémie.

De plus, les personnes LGBTQI sont parfois privées de soins de santé de base, notamment dans les pays ne reconnaissant pas leur existence ou les criminalisant. Un recours médical peut signifier, pour certaines d'entre elles, une exposition accrue à l'ostracisme ou à la violence, des situations de discrimination, des arrestations, voire une condamnation à la prison. De surcroît, les jeunes LGBTQI confinés dans des familles ou milieux ouvertement homophobes et transphobes sont plus à risque de subir des violences intrafamiliales et de se retrouver à la rue.

Les personnes LGBTQI sont aussi plus touchées par toute épidémie ou pandémie parce qu'elles dépendent de milieux de socialisation qui leur sont propres. Par exemple, quand les organismes communautaires et les établissements commerciaux dédiés à cette clientèle se retrouvent fermés, cela peut créer un isolement difficile à assumer.

23 - Center for Disease Control and Prevention, 2016.
24 - Commission de la santé mentale du Canada, 2015.
25 - Fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais & Fondation Jean-Jaurès, 2019.

14 LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE DANS LES SPORTS, LES ARTS ET LES MÉDIAS

La sous-représentation de la diversité sexuelle et de genre dans les médias est un problème qui ne s'amenuise que lentement. Par le passé, la diversité sexuelle et de genre fut souvent tournée en ridicule et représentée de façon négative, stéréotypée et sensationnaliste. Si de plus en plus de médias démontrent aujourd'hui une volonté de représenter avec respect les personnes LGBTQI, beaucoup de défis restent à relever.

Selon le sondage 2017 « Réalités LGBT », premier sondage pancanadien portant sur les communautés LGBT[26], alors que 81 % des individus interrogés affirment que la société canadienne est disposée à faire des efforts pour intégrer les personnes issues de ces communautés, 46 % des personnes elles-mêmes LGBT+ affirment être mal représentées dans les médias. Deux tiers d'entre elles souhaiteraient être représentés de façon moins stéréotypée et aimeraient voir une plus grande diversité dans les personnages issus des communautés LGBTQI présents dans les médias, à la télé et au cinéma.

14.1 UNE CULTURE SPORTIVE À CHANGER

La diversité sexuelle et de genre dans les sports reste à ce jour un grand tabou. L'univers du sport demeure l'un des derniers bastions des préjugés sur la diversité sexuelle et de genre. Même si une portion significative de la population appartient aux communautés LGBTQI, peu de sportifs et de sportives le sont ouvertement. Au Canada et aux États-Unis, très peu de joueurs professionnels actifs s'identifient publiquement comme faisant partie de la diversité sexuelle et de genre. En Europe, en mai 2019, un joueur de foot hétérosexuel, Antoine Griezmann, a dénoncé publiquement l'homophobie systémique qui règne dans les stades[27]. Il décriait, entre autres, les chants à caractère homophobe qui contribuent à une culture de haine envers les homosexuels. Les injures LGBTQIphobes font presque partie de la dynamique du sport, surtout chez les hommes[28].

La révélation publique de son intimité demeure un défi important pour les sportifs et les sportives de la diversité sexuelle et de genre. Décider de faire une telle révélation équivaut à devoir être confrontés à des injures, en plus de vivre dans la crainte qu'un commanditaire retire son soutien financier, parfois à toute l'équipe. Heureusement, des commanditaires se positionnent de plus en plus contre la discrimination homophobe et transphobe. Depuis quelques années, plusieurs athlètes olympiques ont même fait leur *coming out*. Néanmoins, la bataille est encore loin d'être gagnée dans les sports d'équipe masculins. Les insultes homophobes demeurent courantes chez les entraîneurs, les joueurs et les spectateurs. Trop rares sont ceux qui s'interposent pour contrer ouvertement et fermement ces conduites.

26 - Enquête menée par CROP pour la Fondation Jasmin Roy Sophie Desmarais.
27 - Magazine *Têtu*, été 2019, no 219.
28 - *Évaluation des attitudes des sportifs français envers les homosexuels : effets du genre et du type de sport*, Anthony Mette, André Lecigne, Lucile Lafont, Greg Décamps. Publié dans Staps 2012/2-3, n° 96-97, pages 157 à 167.

Les journalistes qui couvrent les sports ont une responsabilité d'autant plus grande que ce secteur bénéficie d'une grande visibilité dans les médias et sur les réseaux sociaux. Il convient d'éviter les titres et les textes susceptibles d'attiser les préjugés, la haine et le mépris contre des athlètes LGBTQI. Par exemple, au lieu de dire qu'un athlète a avoué son homosexualité ou son identité de genre, il serait préférable d'expliquer que la personne a révélé au public son orientation sexuelle ou son identité de genre. Après tout, il n'est pas question d'un crime, ici, mais d'une affirmation de soi.

Les journalistes et les médias d'information sportive ont aussi le devoir de traiter les personnes de la diversité sexuelle et de genre sans faire systématiquement référence à leur différence. Une maladresse fréquente dans les médias consiste à identifier systématiquement un ou une athlète comme étant gay, lesbienne, bisexuel-le ou trans* lorsque cette information n'a aucune pertinence. Michael Sam, premier joueur de football américain ouvertement gay à avoir été sélectionné par une équipe de la NFL en 2014, a été victime de ce traitement. Après sa sortie publique, les médias faisaient quasi systématiquement référence à son orientation sexuelle lorsqu'ils parlaient de lui, même si le contexte ne s'y prêtait pas du tout. Il a démissionné.

Lors des Jeux olympiques d'hiver à Vancouver, au Canada, en 2010, deux animateurs de la télé canadienne ont tenu des commentaires déplacés sur l'apparence d'un patineur artistique, Johnny Weir. L'un d'eux a dénoncé le fait que l'athlète portait du rouge à lèvres, qu'il s'habillait de façon féminine et que ce type de représentation laissait une image « amère » (sic) du patinage artistique. L'autre animateur a comparé le patineur à la coureuse Caster Semenya, qui avait été obligée de passer des tests pour prouver qu'elle était bien une femme lors de Jeux olympiques précédents. Cela sous-entendait que le patineur devrait compétitionner avec les femmes… Cette malheureuse manifestation de sexisme et d'homophobie fut dénoncée par une partie du public, ce qui amena les commentateurs à s'excuser.

Les commentateurs et les animateurs sportifs devraient s'en tenir à analyser la performance des sportifs et leur fiche technique. Les commentaires sur l'expression de genre, la vie privée, la vie sexuelle ou le style vestimentaire des athlètes sont déplacés et préjudiciables. Le travail des commentateurs ou commentatrices de compétitions sportives est d'analyser la performance des athlètes, non pas de véhiculer ou d'encourager préjugés, stéréotypes et discrimination. Par exemple, les animateurs canadiens auraient pu, contrairement à ce qu'ils ont fait, souligner la créativité du patineur, ce dernier pouvant servir de modèle à des jeunes de la diversité sexuelle et de genre.

14.2 LES ARTS COMME VECTEURS DE CHANGEMENT

La présence de la diversité sexuelle et de genre dans les arts n'est pas nouvelle. Aristophane abordait l'homosexualité dans ses œuvres; Shakespeare jouait sur l'ambiguïté sexuelle dans plusieurs de ses textes. La représentation de l'homoérotisme et de la transidentité ont également fait partie depuis l'Antiquité des thèmes abordés dans les arts visuels. Pour citer quelques exemples, la statue d'Hermaphrodite endormie, datant du IIe siècle après Jésus-Christ et que l'on peut contempler au Musée du Louvre, rend visible la non-binarité. Simeon Solomon créait en 1864 la toile *Sappho et Érinna dans un jardin à Mytilène*, dans laquelle deux femmes s'enlacent et s'embrassent. Des œuvres de Michel-Ange et de Leonardo Da Vinci furent grandement inspirées par leur sensibilité homosexuelle.

La diversité sexuelle et de genre s'est presque toujours exprimée à travers les arts dans la majorité des cultures. Depuis la fin du 20e siècle, nous assistons toutefois à une éclosion encore plus ouverte et surtout plus assumée des expressions artistiques LGBTQI. Cependant, plusieurs défis demeurent à relever dans la couverture journalistique de la vie culturelle.

Si des artistes faisant partie de la diversité sexuelle et de genre souhaitent qu'on associe leurs œuvres à leur orientation sexuelle, à leur identité ou à leur expression de genre, plusieurs ne tiennent pas forcément à ce qu'on associe leur vie privée à leur art. Il n'est pas toujours pertinent d'identifier son intimité à l'art produit par une personne. En cas de doute, le plus simple est évidemment de consulter la personne concernée. Dans le cas d'artistes décédés récemment, les proches et les biographes, le cas échéant, peuvent être de bons conseils afin de déterminer ce qui pourrait ou devrait être dit, ou pas.

14.3 LA QUESTION DU *COMING OUT* FORCÉ

Des médias d'information et des journalistes ont parfois forcé le *coming out* d'artistes ou de personnalités publiques en révélant publiquement leur orientation sexuelle et leur identité de genre sans leur consentement. Or, les journalistes et les médias ont le devoir et l'obligation morale de demander l'autorisation à la personne concernée avant de révéler des informations privées qui, selon les contextes, pourraient lui être préjudiciables. Il est important de rappeler que, même dans les sociétés occidentales considérées ouvertes sur ce plan, beaucoup de gens ne dévoilent pas leur orientation sexuelle ou leur identité de genre dans leur milieu de travail, cela afin de se protéger. Un *coming out* forcé peut provoquer un grand stress chez la personne concernée si elle n'est pas encore prête ou encore n'en ressent pas le besoin. Dans les pays où les lois ne protègent pas les communautés LGBTQI, le danger est encore plus grand pour un artiste ou un athlète : cela pourrait ruiner sa carrière. Il pourrait aussi être rejeté à jamais par ses pairs et ses proches, voire condamné par la justice là où sa sexualité est un crime.

Les journalistes doivent respecter la vie privée, même des personnalités publiques. Avant de dévoiler des informations sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre de cette personne, on doit se demander s'il s'agit d'information d'intérêt public et si cela peut porter atteinte à sa dignité ou à sa sécurité. Consulter la personne concernée est toujours requis : nul ne connaît mieux sa vie privée et n'est plus apte à consentir à ce qui peut être rendu public, ou non.

LE TOURISME LGBTQI ET LA COUVERTURE DES MANIFESTATIONS LGBTQI

Le tourisme représente un secteur important de l'économie mondiale. En plusieurs régions du monde, la classe moyenne s'élargit : de plus en plus de gens ont les moyens de voyager. Or, la recherche de nouveauté et d'exotisme ne va pas sans provoquer des chocs culturels. Chaque pays possède des us et coutumes qui lui sont propres.

Le tourisme LGBTQI, parfois nommé tourisme rose, prend une place de plus en plus grande dans l'industrie touristique. Ce créneau intéresse un nombre croissant d'entreprises privées et de destinations. Des firmes de marketing avancent même que le *marché gay* serait l'un des plus lucratifs. Les activités et les événements s'adressant exclusivement aux personnes issues de la diversité sexuelle et de genre demeurent cependant rares.

La plupart des événements célébrant la communauté LGBTQI s'adressent à tout le monde, sans égards à l'orientation sexuelle ou à l'identité de genre des participants et participantes. Les plus connus sont les célébrations de la fierté LGBTQI, leurs spectacles et leurs défilés festifs. Ils attirent annuellement des foules grandissantes de festivaliers et de festivalières dans certaines grandes villes (il y aurait près d'un millier d'événements de ce genre répartis sur tous les continents[29]).

Diverses métropoles (San Francisco, New York, Montréal, Toronto, Paris, Berlin, Tel-Aviv, par exemple) sont le théâtre de manifestations d'envergure qui peuvent s'étendre sur plusieurs jours ou semaines. Tout en conservant les aspects militants ou politiques qui ont présidé à leur origine, ces événements sont devenus des festivals à grand déploiement. Ils font ressortir la grande variété des talents et ressources parmi la diversité sexuelle et de genre.

Il se trouve parfois des personnes ou des organismes pour dénoncer ces événements, allant jusqu'à organiser des contre-manifestations; certaines ont fait des blessés et même des morts. Des protestataires se scandalisent de l'hypersexualisation ou l'impudeur, à leurs yeux et de leur point de vue, de certains participants ou participantes. Des marques d'affection qui n'offenseraient pas du tout si elles étaient exprimées par deux personnes de sexes différents sont parfois perçues comme des provocations. Ou encore des costumes sont vertement critiqués parce qu'ils seraient trop suggestifs, bien qu'ils ne le soient pas plus que ceux du Carnaval de Rio, par exemple. Le but principal des organisateurs et organisatrices de tels événements est, il faut le rappeler, de susciter l'intérêt du public afin de rompre avec l'invisibilisation des personnes LGBTQI dans l'espace public. Rendre la diversité visible, y compris dans la variété de ses manifestations, est précisément l'objectif visé.

29 - Interpride, Pride Radar report 2016/2017.

Des organismes planifient des *Gay Games* et des *Outgames*, compétitions sportives et culturelles d'envergure internationale ouvertes à toute personne voulant célébrer l'égalité et la diversité. Ces espaces de visibilité promettent aux personnes participantes la sécurité et la tranquillité d'esprit, les touristes issus de la diversité sexuelle et de genre n'étant pas bienvenus partout dans le monde. Lorsque des médias les couvrent, il importe de mentionner la mission de ces jeux et leur caractère inclusif.

Les étrangers devant se conformer aux lois et coutumes des pays qu'ils visitent, il convient parfois d'agir avec retenue au risque de mettre son intégrité physique, voire sa vie en danger. Même des lois favorables à la diversité sexuelle et de genre ne garantissent pas l'acceptation de la population locale ; bien souvent, cette acceptation varie d'une région à une autre à l'intérieur d'un même pays, voire d'un quartier à l'autre dans une même ville. Les touristes LGBTQI marchent parfois sur la fine ligne séparant le respect de la culture et des traditions du milieu visité et le respect des droits acquis dans leur pays d'origine.

La progression du tourisme LGBTQI est souvent perçue comme un facteur de développement, en donnant à voir la diversité humaine. Bien que les voyageurs issus de la diversité sexuelle et de genre encourent certains risques à visiter des pays où les traditions sont moins ouvertes à leurs réalités, ces déplacements peuvent possiblement à moyen et à long terme être facteurs d'ouverture. Le voyage est synonyme de rencontre, et la rencontre de l'autre donne souvent lieu à des échanges susceptibles d'encourager un meilleur vivre-ensemble.

Enfin, le piège de l'ethnocentrisme subsiste. Les personnes issues de la diversité sexuelle et de genre ne sont pas exemptes de préjugés. L'envie de nouer des liens avec la population locale se transforme parfois en volonté d'imposer ses propres valeurs et modes de pensée ou de vie aux habitants des régions visitées. Le terme *homonationalisme* réfère à cette attitude, faisant de l'homosexualité vécue à l'occidentale un idéal. Cela peut mener à des attitudes racistes ou xénophobes. La rencontre des cultures ne saurait signifier leur imposition. Des organismes LGBTQI internationaux travaillent à soutenir les initiatives de défense de droits dans des pays où cela manque cruellement, mais en s'en remettant aux personnes concernées, pas en pensant ou en agissant à leur place. Ce sont des exemples à suivre et à citer.

CONCLUSION

Les personnes de la diversité sexuelle et de genre composent une part significative de la population. Leurs réalités demeurent néanmoins méconnues. Mieux faire connaître leurs conditions de vie, plus particulièrement les problèmes qu'elles rencontrent et les solutions qu'elles adoptent, sans perpétuer des préjugés ou des stéréotypes, voilà un défi toujours renouvelé. D'autant plus que cette diversité est elle-même très diversifiée, pas du tout homogène. Selon leurs racines culturelles, selon l'endroit où elles vivent, selon leur âge et les étapes de vie qu'elles traversent, les personnes de la diversité sexuelle et de genre ne rencontrent pas toutes les mêmes défis.

Il existe une immense diversité dans la diversité sexuelle et de genre, tout comme dans la population générale. Les réalités LGBTQI fournissent une longue liste de sujets négligés à traiter de façon créative par les journalistes ou les médias. La déontologie journalistique encourage dans tous les cas une approche objective et rigoureuse des réalités abordées : exactitude des faits, nuance du propos, soutien de la connaissance disponible sur le plan expérientiel et scientifique. Les journalistes et les médias d'information ont la responsabilité de diffuser des reportages qui réfutent les idées toutes faites et les préjugés, *à fortiori* quand il est question de personnes ou de communautés méconnues ou socialement ostracisées.

Quels que soient le thème abordé et l'angle adopté, on peut assurément parler de la condition des personnes de la diversité sexuelle et de genre avec respect, en valorisant les droits humains. Par le passé, le traitement des problèmes vécus par les personnes LGBTQI porteuses du VIH, par exemple, est passé du sensationnalisme à la compassion devant les tragédies humaines rapportées par les médias. En certains pays, cela fut un tournant. Le journalisme a pour tâche d'informer, mais aussi de présenter de nouveaux points de vue, de provoquer la réflexion et, ce faisant, d'encourager l'ouverture à l'autre et le mieux-vivre ensemble.

À une époque où les informations erronées pullulent sur le Web, la qualité journalistique demeure une denrée recherchée. Plus que jamais, les journalistes de profession et les médias ont un rôle de leadership à exercer afin de contrer les informations fallacieuses (*fake news*) et les théories du complot qui surgissent de partout. D'autant que ces fausses informations visent souvent des personnes déjà marginalisées, des groupes ou des communautés minoritaires.

Via le Web, les reportages, les enquêtes, les éditoriaux et les analyses journalistiques sont plus que jamais diffusés à grande échelle. Ils comptent parmi les chiens de garde de la liberté de pensée. En s'informant de ce qui se passe autour d'eux et dans le monde, les gens cherchent des repères. L'humanité présente en chaque individu est l'un de ces repères. Nous sommes tous et toutes à la fois semblables et différents, ce qui est l'occasion de solidariser en apprenant les uns des autres.

EN RÉSUMÉ
Ce qu'il importe le plus de retenir sur la diversité sexuelle et de genre

La diversité sexuelle et de genre est avant tout une question de droits humains, dont le respect s'applique à toute personne, sans exception.

Appartenir aux communautés LGBTQI est souvent synonyme de discrimination, d'ostracisme, de menaces, de harcèlement, de violences physiques et sexuelles, parfois d'emprisonnement, voire d'assassinat.

Choisir ses mots avec soin est primordial pour éviter des impacts préjudiciables chez les personnes ou les communautés LGBTQI. Un vocabulaire juste, adapté aux réalités décrites, est requis.

La mention de l'orientation sexuelle ou de l'identité de genre d'une personne devrait être d'intérêt public et pertinente au reportage. Sinon cette information ne devrait pas figurer.

Toujours vérifier avec une personne interviewée comment elle veut être identifiée. Attention au coming out forcé : il revient à la personne concernée de révéler son orientation sexuelle ou son identité de genre, si elle le souhaite, et de le faire à sa façon quand elle le jugera nécessaire.

Les règles des codes de déontologie journalistique, notamment sur le plan de l'équité et de l'objectivité, s'appliquent évidemment lorsque l'on aborde des réalités LGBTQI. Les faits doivent s'appuyer sur l'expérience vécue, la recherche scientifique ou historique.

En tant que professionnels de l'information, vous avez un rôle à jouer dans l'élimination des préjugés. Par exemple, des reportages sur les personnes immigrantes, les jeunes et les personnes âgées appartenant aux communautés LGBTQI, en particulier les personnes trans*, qui comptent parmi les groupes les plus vulnérables, peuvent contribuer à plus d'empathie et de soutien envers elles.

Les journalistes sportifs peuvent aider à démystifier la diversité sexuelle et de genre dans le milieu des sports, qui demeure un des bastions les plus fermés à ces réalités.

Les personnes et les communautés LGBTQI sont très diversifiées.
Ne présumez de rien, informez-vous !

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

SUR LA DIVERSITÉ SEXUELLE ET DE GENRE DANS DIVERSES CULTURES, HIER ET AUJOURD'HUI

Boy-Wives and Female Husbands. Studies in African Homosexualities, S. O. Murray & W. Roscoe, Palgrave, 2001.

Changing Ones: Third and Fourth Genders in Native North America, W. Roscoe, St. Martin's Press, 1998.

Homosexualities, Stephen O Murray, University of Chicago Press, 2000.

Homosexuality and Civilization, Louis Compton, Harvard University Press, 2003.

Queer: A Graphic History, Meg-John Barker & Julia Scheele, Icon Books, 2016.

Same Sex, Different Cultures: Exploring Gay And Lesbian Lives, Gilbert Herdt, Westview Press, 1997.

Sexual Diversity in Africa: Politics, Theory, and Citizenship, S.N. Nyeck & Marc Epprecht, McGill-Queen's Press, 2013.

Sexual Diversity in Asia, c. 600 – 1500, Raquel A.G. Reyes & William G. Clarence-Smith, Routledge, 2017.

Sexual Variance in Society and History, Vern. L. Bullough, University of Chicago Press, 1980.

The No-Nonsense Guide to Sexual Diversity, Vanessa Baird, New Internationalist Pub./Verso, 2001.

Third Sex, Third Gender: Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History, Gilbert Herdt, Zone Books, 1996.

Two-spirit People: Native American Gender Identity, Sexuality, and Spirituality, Sue-Ellen Jacobs & al., University of Illinois Press, 1997.

Maps of sexual orientation laws in the world, International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association, https://ilga.org/maps-sexual-orientation-laws

SUR LES DIFFICULTÉS POUVANT ÊTRE RENCONTRÉES PAR LES PERSONNES LGBTQI À DIFFÉRENTS ÂGES DE LA VIE

Ados LGBTI : les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel(le)s, transgenres, intersexes, Thierry Goguel d'Allondans, Presses de l'Université Laval, 2017.

Lesbian, Gay, Bisexual, Trans & Queer Psychology, V. Clarke, S. J. Ellis, E Peel & D. W. Riggs, Cambridge University Press, 2014.

LGBTQ Clients in Therapy: Clinical Issues and Treatment Strategies, Joe Kort, W. W. Norton, 2018.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE

SUR L'IMMIGRATION ET LES PERSONNES RÉFUGIÉES LGBTQI

Exploring Immigrant and Sexual Minority Mental Health: Reconsidering Multiculturalism, Pavna K. Sodhi, Routledge, 2017.

« *Quand l'homophobie se superpose à la discrimination ethnoculturelle* », Vincent Larouche, *Service social*, Volume 56, Numéro 1, 2010, p. 31–4; https://www.erudit.org/fr/revues/ss/2010-v56-n1-ss3863/039777ar/

Covering LGBTQ immigration issues, GLAAD, https://www.glaad.org/vote/topics/immigration

SUR LES RÉALITÉS DES PERSONNES TRANS* ET DES PERSONNES INTERSEXUÉES

Corps en tous genres, Anne Fausto-Sterling, La Découverte, 2012 (version originale en langue anglaise: *Sexing the Body: Gender Politics and the Construction of Sexuality*, Perseus Books 2000).

Des sexes innombrables, Thierry Hoquet, Éditions du Seuil, collection Science ouverte, 2016.

Fixing Sex. Intersex, Medical Authority and Lived Experience, Katrina Karkazis, Duke University Press, 2008.

Hormones, sexe et cerveau, Rebecca M. Jordan-Young, Belin, 2016 (édition originale en langue anglaise : *Brainstorm. The Flaws in the Science of Sex Difference*, Harvard University Press, 2010).

Intersex and Identity, Sharon E. Preves, Rutgers University Press, 2003.

Invisible Lives. The Erasure of Transsexual and Transgendered People, Viviane Namaste, Chicago University Press, 2000.

Transgender Mental Health, Éric Yarbrough, APA Pub., 2018.

Trans Liberation. Beyond pink or blue, Leslie Feinberg, Beacon Press, 1998.

Trans legal mapping report, International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association, https://ilga.org/downloads/ILGA_World_Trans_Legal_Mapping_Report_2019_EN.pdf

SUR LES PRÉTENDUES THÉRAPIES DE CONVERSION VICTIMISANT LES JEUNES LGBTQI À TRAVERS LE MONDE

Curbing deception, International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association, https://ilga.org/downloads/ILGA_World_Curbing_Deception_world_survey_legal_restrictions_conversion_therapy.pdf

SUR LA PARENTALITÉ LGBTQI

Familles LGBT, le guide, Mona Greenbaum, Éditions du remue-ménage, 2015.

Lesbian and Gay parenting, American Psychological Association, https://www.apa.org/pi/lgbt/resources/parenting